APOLOGIE
POVR MONSEIGNEVR
LE CARDINAL MAZARIN,

TIREE D'VNE CONFERENCE
ENTRE SON EMINENCE ET
Monſieur ****** homme de probité.
& excellent Caſuiſte.

Tenuë à Sainct Germain en Laye deux iours conſecutifs.

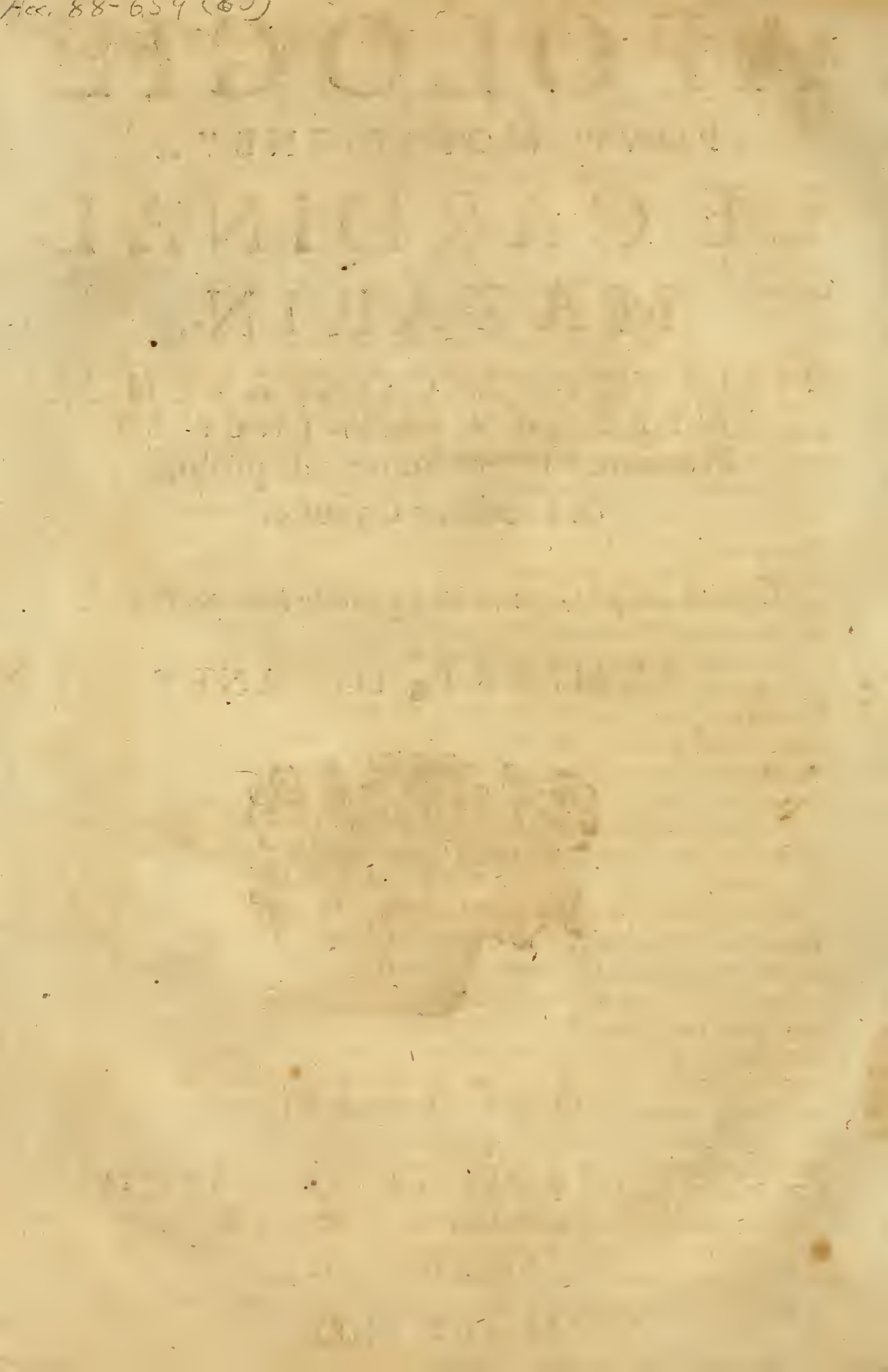
PREMIERE IOVRNEE.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS PREVVERAY, grande
ruë de la Bretonnerie, proche la porte
Saint Iacques.

M. DC. XLIX.



APLOGIE POVR LE CARDINAL MAZARIN, *Tirée d'vne Conference entre son Eminence, & Monsieur ****** homme de probité & excellent Casuiste.*

DIALOGVE.

Le Cardinal. MONSIEVR, Ie suis bien mal-heureux, dans l'estat où sont les affaires, que tout le monde est bandé contre moy, & qu'il n'y ait personne qui veüille plaider ma cause. C'est vne chose estrange que ces Messieurs du Parlement de Paris qui font Iustice à tout le monde, me condamnent ainsi sans m'escouter. Vous auez assez de credit parmy eux Monsieur, pour oser entreprendre la cause d'vn malheureux, & vostre probité leur est assez connuë, pour qu'ils ne vous ayent point pour suspect.

Le Casuiste. Monseigneur, pleust à Dieu que ie pusse reconcilier vostre Eminence auec ces Messieurs-là, ie me tiendrois le plus heureux homme du monde, puisque cela termineroit vn different, où ie ne trouue rien d'auantageux pour vostre Eminence : mais de grace Monseigneur, mettez-moy dans le chemin de vous rendre ce signalé seruice.

Le Card. Monsieur, vous leur representerez d'abord, que ie ne suis pas vn objet digne de leur colere, que ie ne suis que le valet de la Reyne, que les Princes se seruent de moy pour colorer leur ambition, qu'ils me conseruent pour victime destinée à leur mauuaise fortune, qu'ils se seruent de moy pour tirer les marrons du feu ; & pour preuue de tout cela, j'ay demandé cent fois à m'en aller.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, me pardonnerez-vous, si pour mieux conduire l'affaire ie choque vn peu vos sentimens, & ie vous dis librement les miens ?

Le Card. Monsieur, si ie pensois que vous vous contraignissiez le moins du monde, ie ne vous ouurirois pas ainsi mon cœur, c'est plustost pour me conseiller auecques vous, que pour autre chose que ie vous ay mandé.

Le Casuiste. Vous me permettrez donc de vous dire, Monseigneur, que si ie commence par où vous desirez, que ce sera le moyen de tout gaster, d'autant que (soit qu'il soit vray ou non) tout le monde tient pour chose asseurée, que vostre rare esprit estoit de ces suprêmes intelligences qui donnent le bransle au premier mobile, & que les Princes de vostre party, quoy que tres-excellens pour l'execution, faisoient gloire de se regler sur la lumiere & la solidité de vos conseils.

Le Card. Mais quelle asseurance ont ils de cela?

Le Casuiste. Que voulez-vous que ie vous dise ? Si ie leur replique cela, ils me diront, que c'est par leur malignité qu'ils connoissent vos conseils, tant ils sont coiffez de la mauuaise opinion de vostre Eminence.

Le Card. Hé bien il n'est pas bon d'aigrir cette humeur-là, c'est vne estran-

ge beſte que le peuple, il y a de certaines ſaiſons où il luy faudroit accorder tout. Pour moy ie ſuis dans vn eſtat où il faut que ie me contraigne vn peu, & meſle la peau du Renard à celle du Lyon.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, tout cela ne ſeruira de rien, i'aymerois mieux, ſi vous me faites l'honneur de me croire, leur repreſenter rondement mes raiſons, & taſcher de me iuſtifier s'il eſt poſſible.

Le Card. Vous dites bien, mais encore faut-il ſe concilier les eſprits des Iuges, & leur dire comme ie ſuis leur tres-humble ſeruiteur, qu'il n'eſt rien en mon pouuoir que ie ne faſſe pour eux, & que meſme la Reyne & les Princes me veulent mal que ie prends trop leur party.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, ie ſuis honteux de vous parler ſi librement, mais ie vous prie ne prenons point ces biais-là. Il me ſemble que i'entends ces Meſſieurs me dire deſia qu'ils ne connoiſſent que trop l'humeur Italienne, qui flatte pour mieux mordre, qui ſçait diſſimuler quand il faut, & qui donne de la force à ſa vengeance, par la contrainte qu'vne feinte reconciliation luy apporte, bref ils me diront mille fadaiſes touchant cela que vous ſçauez mieux que moy.

Le Card. Quoy les François ſont deuenus bien ſçauants!

Le Caſuiſte. Sçauants, Monſeigneur, vous ne croiriez pas combien ils le ſont, car il n'y a rien qui aiguiſe tant l'eſprit comme la pauureté.

Le Card. Ie voudrois que par cette raiſon-là ils euſſent encore plus d'eſprit (mais cela ſoit dit entre vous & moy) ils ne ſeroient pas peut-eſtre ſi orgueilleux, ny ſi refractaires aux commandements & aux volontez de la Reyne.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, ie ſerois bien marry qu'ils entendiſſent ce diſcours-là.

Le Card. Vous voulez dire qu'ils ne manqueroient pas de dire que la Reyne ne donne point de commandemens, que ceux que mes conſeils luy ſuggerent. Ces gens-là ont bonne opinion de la Reyne & de nos Princes. Il s'enſuiuroit donc de là que la Reyne & les Princes ne ſeroient pas capables de cõſeil.

Le Caſuiſte. Le peuple eſt ſi fol, Monſeigneur, qu'il dit que voſtre Eminence les a charmez, & ſans vous offencer, ie ſuis de leur opinion; mais c'eſt par la beauté de voſtre eſprit, & l'aſcendant que voſtre genie a ſur le leur.

Le Card. Encore cela me conſole-t'il dans mon affliction, que le monde aït ſi bonne opinion de moy. Mais inſenſiblement nous nous eſloignons de noſtre deſſein. Apres vous auoir dit ma penſée, dites-moy vn peu la voſtre; comment, nous y faut-il prendre? par où entamerez-vous mon Apologie à ces Meſſieurs?

Le Caſuiſte. Monſeigneur, voſtre Eminence ſe mocque de moy, ie ne ſuis icy que pour receuoir ſes commandements, ſi ie m'emancipe vn peu de choquer ſes ſentimens, ce n'eſt que pour leur donner du luſtre par vne oppoſition ſi obſcure, qu'elle ne ſert que d'ombre au vif éclat de ſes raiſonnemens.

Le Card. Monſeigneur, puiſque ces eſprits ſolides ne ſe payent pas de paroles, prenons-les par des ſeruices, dont la ſolidité eſt telle, qu'ils ont ſerui de pierre fondamentale à toute la gloire & felicité de la France.

Le Caſuiſte. Voila la meilleure voye par où vous les puiſſiez prendre. Mais il faudroit

il faudroit vne langue plus diserte que la mienne pour leur faire vn Panegyrique de vostre illustre vie, & leur prouuer agreablement la verité de vos seruices. Vous ne le sçauriez croire, Monseigneur, il semble que le cliquetis des armes, & le bruit des mousquetades les ait rendus sourds, ils n'entendent pas à demy ; Et la mort que la reputation de vostre Eminence a soufferte dans leurs esprits, a produit en eux le mesme effect que celle de Nostre Sauueur apporta dans sainct Thomas, elle les a rendu incredules.

Le Card. Ie leur prouueray si clairement mes seruices & mon affection enuers la France, que mes plus grands ennemis aduoüeront, en despit qu'ils en ayent, que i'ay le cœur François : & si l'obligation est double lors qu'elle s'offre d'elle-mesme ; que diront-ils de celle que ie leur rendis à Cazal ?

Le Casuiste. Monseigneur, pour bien conduire nostre affaire, vous me permettrez s'il vous plaist de la debattre vn peu, & d'entrer dans leurs sentimens, afin que vostre Eminence qui connoist mieux que moy le fonds des poincts que ie dois auancer, m'instruise aux reparties que ie dois faire, afin que ie serue d'autant mieux vostre Eminence.

Le Card. Monsieur, j'entends que vous me parliez comme si c'estoit Monsieur de Broussel, ou plustost tout le Parlement ensemble, parce qu'il faudra que vous leur fassiez teste à tous, & pariez à toutes bottes, si tant est que vous entrepreniez de defendre ma cause comme vous me promettez.

Le Casuiste. Monseigneur, ie vous feray beaucoup de tort, & souhaitterois que vous y fussiez en personne, vous reüssiriez bien mieux que moy, & donneriez beaucoup plus de satisfaction à ces Messieurs.

Le Card. I'en serois bien marry, & aurois crainte que la satisfaction ne fust trop grande, j'ayme bien mieux plaider par Procureur.

Le Casuiste. Monseigneur, voulez-vous que ie vous die, ce qu'ils me repliqueront quand ie leur vanteray vostre seruice de Cazal ? Ils me diront que vous estiez vn garçon de fortune, & que cherchant iour à la faire, la premiere occasion qui s'est presentée ç'a esté en France, où vous auez rencontré vn esprit de vostre trempe, & de nature à approuuer des actions que les autres Politiques eussent detestées. Ie vous dis ce qu'ils me pourront dire, & à cela ie leur repliquerois dequoy leur fermer la bouche. Mais j'aurois peur de vous faire plus de tort que de bien ; car si pour iustifier vostre Illustre Predecesseur, j'allois dire que les Espagnols prestent plus la main aux trahisons, que les François, & que c'est le seul moyen par où ils se soient iamais rendus puissans, cela rejalliroit sur vous qui estes de cette genereuse Nation.

Le Card. Il leur faudra soustenir que c'est par choix & par inclination que j'ay seruy la France, & que i'ay eu mille belles occasions pour m'auancer en Espagne ; mais qu'emporté par la force de mon inclination i'ay sacrifié mes interests au bien de la France.

Le Casuiste. Monseigneur, s'ils me demandent quelque preuue de cette verité, & qu'ils veulent que ie leur marque quelques-vnes de ces illustres ocasions que vous auez eües de vous auancer en Espagne.

Le Card. Vous leur direz, que quand ie les nommerois ils ne me croiroient pas, parce que pour en venir à la preuue, il faudroit que les Ministres qui

m'ont sollicité, le declaraſſent, & ſi ne les croiroit-t'on pas peut-eſtre, & que j'expoſaſſe beaucoup de François qui m'ont donné iour à faire des choſes prejudiciables à l'Eſtat.

Le Caſuiſte. Mais s'ils vous demandoient, Monſeigneur, pourquoy eſtant ſi fidele à la France vous n'auez pas fait faire punitió de ces ſortes de gens-là?

Le Card. Ie me ſuis contenté de les eſloigner des charges petit à petit.

Le Caſuiſte. Comme ils ſont tous plein de meſdiſance, Monſeigneur, ils diront que vous n'auez pas voulu chaſtier des gens de voſtre ſorte, & que le deſeſpoir leur euſt fait declarer des choſes qui ne vous euſſent pas eſté auantageuſes.

Le Card. Il les faut laiſſer dire, les effects dementent les calomnies.

Le Caſuiſte Helas, Monſeigneur, ils ne ſçauent que trop la verité.

Le Card. Qu'ils en diſent ce qu'ils voudront, ſi eſt-ce qu'ils ne ſçauroient nier que i'aye liuré Cazal à la France.

Le Caſuiſte. Il eſt vray, Monſeigneur, mais comme vos intereſts terniſſent les plus glorieuſes actions, ils ne manqueront point d'auancer que vous auez en cela trahi voſtre Prince, & mis en compromis la reputation de ſa Sainteté, à qui vous apparteniez alors.

Le Card. S'ils vous preſſent iuſques-là, dites-leur que i'ay preferé leur intereſt à mon honneur.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, pardonnez-moy s'il vous plaiſt, ce ſeroit leur donner cauſe gagnée, car ils infereroient de là, que vous eſtes vn homme ſans honneur, & que le fondement de voſtre fortune eſtant ſur vne infame action, le baſtiment ne ſçauroit eſtre que vicieux.

Le Card. Pour vous deſcouurir le nœud de l'affaire, à vous qui m'eſtes intime amy, ie n'ay iamais eu d'autre but que mon eſtabliſſement, & il n'y a rien que ie n'euſſe mis en beſogne pour le faire.

Le Caſuiſte. Ne pouuiez-vous pas vous auancer en Eſpagne?

Le Card. Ne ſçauez-vous pas que perſonne n'eſt propheto en ſon païs, & qu'eſtant de naiſſance obſcure, ie ne me pouuois aduancer que par quelque action extraordinaire. Ie vous aduoüeray bien, que j'ay eu touſiours deſſein de ſeruir ma Patrie, & il me ſemble que le vray moyen de le faire auantageuſement, eſtoit d'acquerir du credit en France.

Le Caſuiſte. Mais comment auez-vous peu ſurprendre l'eſprit du Cardinal de Richelieu?

Le Card. Ie n'ay iamais tenté cela, au contraire, j'ay taſché (comme j'ay tres-bien reüſſi) de luy perſuader que j'eſtois tres-affectionné à la France, ſçachant bien que ſi ie paſſois pour tel dans l'eſprit de ce grand Genie, la France ne manqueroit point d'auoir la meſme eſtime de moy. Et puis de ſon viuant, ie ne pouuois pas eſperer de tenir le timon de l'Eſtat.

Le Caſuiſte. Mais quelle aſſeurance auiez-vous de luy ſucceder dans le Souuerain Miniſteriat, veu que vous eſtiez contraint de mal-traitter, & vous rendre odieux à la Reyne Regente?

Le Card. Nous ſongions bien à la Reyne alors; Ie taſchois ſeulement de me mettre dãs l'eſprit du Roy, qui deuoit apparãment ſuruiure au feu Cardinal.

Le Casuiste. Mais le Roy estant mort, comment estes-vous entré dans l'esprit de la Reyne, qui sans doute auoit alors de l'auersion pour vous, comme l'vn de ses persecuteurs ?

Le Card. I'auois des amis en Cour, qui representerent à cette bonne Princesse, qu'ayant tous les secrets de l'Estat en main, & le fil des affaires, il ne falloit pas m'escarter d'abord, mais se seruir de moy quelque temps en me donnant des compagnons pour me tirer petit à petit les affaires des mains.

Le Casuiste. C'estoit-là tout ce que vous pouuiez souhaiter pour lors.

Le Card. Ie vous laisse à penser, si ie m'oubliay à caresser tout le monde, & à tesmoigner hautement, que de l'administration ie n'en demandois que le trauail, & en laissois volontiers aux Princes toute la gloire & l'emolument.

Le Casuiste. Vostre Nation, Monseigneur, entend parfaitement cela, & vous maniez vos esprits comme il vous plaist, vous démontez à vis vos ames, comme vos postures, & sans cette addresse-là, pour dire vray, l'homme est pire que d'aucunes bestes.

Le Card. Ie n'eus pas si-tost eu l'oreille de la Reyne, que la voyant vn peu esbloüie de l'éclat de sa nouuelle grandeur, ie luy en fis faire de telles reflexions, que ie l'aueuglay tout à fait; Ie luy inspiray des maximes si conformes à la joye demesurée qu'elle sentoit, qu'enfin j'apperçeus qu'elle prenoit plaisir à m'escouter, & me demandoit souuent ce qu'il falloit faire pour estre heureuse & puissante Reyne.

Le Casuiste. Ne vous proposa-t'elle iamais de faire la paix ?

Le Card. Oüy, & j'en fus rauy, & l'entretins dans cette volonté-là fort long-temps, luy disant mesme qu'elle la deuoit faire esperer à tout le monde, & que c'estoit le moyen de gagner les cœurs & se rendre tres-puissante.

Le Casuiste. Comment puissante, Monseigneur, vostre Eminence est-elle d'opinion que la paix rende les Monarques puissants ?

Le Card. Que vous m'entendez mal ! Ie voulois que la Reyne persuadast à vn chacun, qu'elle n'ambitionnoit rien tant que de faire la paix; afin que le Parlement qui esperoit desia cela de sa pieté & de sa naissance, dont l'vne faisoit croire qu'elle auroit pitié de la misere du pauure peuple, & l'autre qu'elle auroit horreur que le sang d'Espagne, dont elle estoit sortie, & celuy de France à qui elle deuoit la qualité de Mere de Roy, se respandissent de son adueu dans vne sanglante & barbare guerre. Ie vous rapporte les sentimens du Parlement, comme la Reyne m'a dit les auoir receus de leur bouche.

Le Casuiste. Et en suite, Monseigneur, qu'arriua-t'il ?

Le Card. Il arriua que le Parlement, croyant fermement que la Reyne feroit la paix, par ces motifs que ie viens d'alleguer, la declara Regente, comme vous sçauez & comme ie n'auois pas dit mon dessein à la Reyne, elle fit son personnage le mieux du monde, & au sortir du Palais vous eussiez dit qu'elle auoit le rameau d'oliue en main.

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur, que c'estoit la pensée de tous les honnestes gens.

Le Card. Ce n'estoit pas celle de tous les gens d'esprit.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, pourquoy auiez-vous vne telle auersion pour la paix?

Le Card. Pour rendre la Reyne puissante, comme ie luy auois promis, & pour suiure mes interests.

Le Casuiste. Pouuiez-vous rendre vn seruice plus important à toute la Chrestienté, & signaler vostre memoire d'vne action plus illustre?

Le Card. Que vous entendez mal mes interests!

Le Casuiste. Mais quels estoient donc vos interests Monseigneur?

Le Card. Ceux de la France.

Le Casuiste. Voila le moyen de clorre la bouche à Messieurs du Parlement, si nous leur pouuons prouuer cela.

Le Card. Ie vous le vais prouuer par deux raisons, par mes interests propres, & par ceux de la France.

Le Casuiste. Vous me rauissez desia de cette pensée.

Le Card. L'interest de la France est d'estre pauure, & que ie sois riche, cela vous surprend?

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur.

Le Card. Vn peu de patience; vous estes Chrestien, n'estes-vous pas? Vous croyez aux sainctes Euangiles, & à tout ce que l'Eglise ordonne.

Le Casuiste. Oüy, Monseigneur.

Le Card. IESVS-CHRIST ne nous commande-t'il pas de prier & de jeusner pour rendre la chair obeïssante à l'esprit? Et ne voyez-vous pas dans les maisons Religieuses, que leurs Regles les obligent à jeusner pour le mesme sujet?

Le Casuiste. Il est vray, Monseigneur?

Le Card. N'est-il pas vray aussi que les Officiers du Conuent ne jeusnent pas tant que les autres, afin de ne pas succomber au trauail, & que parmy les Capucins, qui font vœu de pauureté, le Pere Procureur ne laisse pas de faire vne bourse, pour les reparations de la maison, & autres despenses necessaires?

Le Casuiste. Tout cela est ainsi Monseigneur.

Le Card. Il en est de mesme d'vn Estat, & particulierement de la France, où les esprits sont vifs & entreprenants. Et comme il n'y a rien qui inquiete tant que la necessité, elle les occupe de telle façon, qu'ils n'ont pas le loisir de songer à rien machiner contre l'Estat, & pour moy il falloit que ie fisse vn fonds pour subuenir aux affaires inopinées.

Le Casuiste. Vous voyez à present, Monseigneur, qu'il en est arriué autrement, & que le desespoir fait ce que vous craigniez de l'abondance.

Le Card. C'est que la France n'estoit pas encore assez pauure; si l'on eust suiuy mes conseils, ce Royaume ne fust pas tombé dans ce mal-heur, il le falloit saigner vn peu dauantage?

Le Casuiste. Mais Monseigneur tout le monde n'en pouuoit plus.

Le Card. Vous voyez pourtant que Paris leue des armées.

Le Casuiste. Mais la campagne, Monseigneur, en quel estat est-elle?

Le Card. C'est Paris que ie dis qu'il falloit saigner.

Le Cas. N'y auez-vous pas fait, Monseigneur, tout ce qui estoit possible.

Le Card.

Le Card. Non, pas le quart. Nous auons de certains mauuais Politiques, qui disoient, qu'il falloit du moins espargner le cœur du Royaume, pour en tirer du seruice en cas de necessité, & qu'estant bien auec Paris, on pouuoit gourmander tout le reste du Royaume. Il eust bien mieux valu que les esprits vitaux de ce cœur eussent esté dans les coffres du Roy, & que vous n'eussiez pas allaicté cette Vipere, qui empoisonne auiourd'huy tous les autres Parlemens, & nous menace d'vne entiere ruïne.

Le Casuiste. Il en faut mieux esperer, Monseigneur. Mais pour reprendre le second point de vostre proposition qui estoit, que c'est l'interest de la France que vous vous enrichissiez, comment entendez-vous cela, Monseigneur?

Le Card. Tout ainsi que le Soleil & les rayons dont il est enuironné, attirent auec vne auidité nompareille toute l'humidité de la terre, pour la respandre par apres auec vn auantage merueilleux. De mesme, comme l'œil de l'Estat & le Soleil de la France enuironné de mes Partisans, comme d'autant de rayons, qui alloient chercher l'or iusques aux entrailles, & qui en faisoient produire mesme par leur vertu, où il n'y en auoit point; Nous attirions, dis-je, tout l'or & l'argent de la France; que nous luy redonnions par apres, par nos despenses magnifiques, & nos superbes bastimens, qui donnoient la vie à tant de pauure peuple.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, ces Messieurs diront, que vous estes riche en effet, aussi bien qu'en comparaisons, & que vous n'auez redonné à la France toutes les finances que vous luy auez rauies.

Le Card. Le temps n'en estoit pas encore arriué, il falloit que ie me misse en estat, & pouuoir de luy faire du bien auparauant: & pour cét effet j'enuoyois mes richesses en Italie, pour y acquerir de la reputation, car vous sçauez comment l'on se gouuerne en ce païs-là.

Le Casuiste. Qu'est-ce que cette reputation eust apporté à la France?

Le Card. I'aurois donné le boucon à ce Pape cy, s'il eust vescu trop longtemps (puis qu'il vous faut tout dire) & me serois fait eslire Pape, & pour ces choses il faut de l'argent, & non pas peu, Iugez apres cela, si ie n'eusse pas pû rendre la France heureuse.

Le Casuiste. Oüy, en biens spirituels, Monseigneur.

Le Card. Les estimez-vous moins que les corporels? I'aurois espuisé le Tresor des Indulgences, & de mes benedictions pour enrichir la France, & luy aurois payé auec vsure l'indigne metail que i'ay receu d'elle.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, quoy que ces choses-là soient infiniment bonnes; si est-ce que la necessité ne les prend pas pour argent comptant, la vie de l'ame n'est pas celle du corps.

Le Card. Outre cela, ie l'aurois merueilleusement seruie dans les affaires temporelles, aux choses où il y auroit eu de la contention entre la France & l'Espagne, & dont i'aurois esté l'arbitre.

Le Casuiste. Vous sçauez, Monseigneur, que le Pape doit estre le Pere commun des Chrestiens, & que c'est exposer sa dignité, que de se monstrer partial.

Le Card. I'aurois aussi eu esgard à cela, & n'aurois voulu rien faire qui m'eust esté prejudiciable.

Le Casuiste. Monseigneur, c'est vn pain bien long que ces seruices-là, les pauures François seroient morts par vn si long jeusne.

Le Card. Les grandes machines ne se meuuent pas si viste. Si le chapeau de Cardinal m'a esté facile à acquerir, grand-mercy aux François; mais les Italiens se ménent vn peu d'vne autre façon, il n'y a que l'argent qui les fasse parler.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, ie n'entends point cela, que vous dites que vous vouliez détourner la paix pour vous enrichir; N'est-ce pas dans la paix que l'abondance regne? & la guerre n'est-elle pas vn gouffre, qui engloutiroit les richesses d'vn Cresus?

Le Card. Oüy, si l'on payoit les soldats, & qu'on n'eust point d'autre but que de conquerir: Mais cela est bon à des idiots; la France est si belliqueuse, que si l'on luy laschoit la bride, & qu'on payast bien les soldats, l'Espagne ne luy seroit qu'vn des-jeuner. Mais ce n'est pas là le jeu des bons Politiques, ny mesme l'interest de la France.

Le Casuiste. Vous me rauissez l'esprit, Monseigneur. Vos maximes sont admirables, & me surprennent d'autant plus, qu'elles semblent choquer le sens commun.

Le Card. Vous m'auez interrompu, il me semble que j'allois dire quelque chose de bon, surquoy en estois-je?

Le Casuiste. Monseigneur, vostre pensée estoit si subtile, qu'elle m'a aussi eschapé de l'esprit.

Le Card. Ie m'en souuiens à present. Ie disois que ce n'estoit pas mon interest, ny celuy de la France de conquerir si promptement.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, si l'on ne fait la guerre que pour conquerir, & que la guerre soit vn fleau de Dieu si déplorable, n'est-il pas bon de la terminer bien-tost par de glorieuses conquestes?

Le Card. Que vous entendez mal la Politique. Ce n'est pas mon but de pousser les conquestes de la France plus auant; & quand ie le voudrois ie ne le pourrois pas. La raison de cela est; que la France & la Maison d'Austriche sont les deux Poles, sur lesquels repose toute la tranquillité de l'Europe, pourueu que leurs puissances soient égales. Et c'est dans ce contrepoids que les autres petits Estats trouuent leur seureté, de là vient qu'ils se rangent tousiours du costé du plus foible. Car si la France auoit subiugué l'Espagne, ou l'Espagne la France, les autres petites Souuerainetez viendroient d'elles-mesme se rendre au vainqueur. Témoins les Hollandois qui nous ont abandonné, tesmoins les Suisses qui n'ont iamais voulu permettre de nous rendre maistres de la Franche-Comté, & tesmoin enfin l'eschoüement de l'ambition d'Espagne, qui a pretendu vainement à la Monarchie vniuerselle.

Le Casuiste. Il me semble, Monseigneur, que ces raisons vous deuoient auoir obligé à faire la paix, puisque la guerre n'est plus de saison lors qu'on ne peut plus conquerir.

Le Card. Les armes sont aussi faites pour se defendre.

Le Casuiste. Vous auiez mis, Monseigneur, par vos sages conseils, la France en vn estat de donner de la terreur à ses ennemis, plustost que de les craindre.

Le Card. Tant plus vn Estat a moins à craindre au dehors, tant plus a-t'il à craindre au dedans. Ie ne veux point d'autre exemple que l'Angleterre, qui a fait comme ces vins fumeux qui creuent le tonneau, & se perdent faute de leuer le bondon. Si le Roy de la Grand'Bretagne eust donné air à ce sang renfermé dans vne Isle inaccessible, il n'eust pas esprouué les mal-heurs, sous lesquels il est accablé auiourd'huy.

Le Casuiste. Vous estes donc, Monseigneur, de l'opinion des Medecins de Paris, qui veulent tousiours saigner.

Le Card. Vous comprenez ma pensée. La comparaison n'en est pas mauuaise. Car pour moy ie crois que la repletion tuë plus d'hommes que l'espée. Ie pourrois adjouster que l'oisiueté est la mere de tous vices, qu'il faut employer la Noblesse Françoise, qui dédaigne tout autre exercice que celle d'Angleterre ; ce n'est pas comme ailleurs, où ils se plaisent à estre marchands ou laboureurs. Il y a aussi tant d'esprits faineants dans vn grand Royaume, qu'il faut employer pour le descharger d'autant. Et pour conclusion, il faut qu'vn Prince soit tousiours armé, pour donner tousiours de la jalousie à ses voisins, de la crainte à ses peuples, & estre tout prest à appaiser les sousleuemens, s'il en arriue en quelque partie de son Estat. Où estions-nous, si nous n'eussions point eu d'armée, quand ce grand Corps de Paris s'est éueillé en sursaut pour nous déuorer ?

Le Casuiste. Monseigneur, si vous n'eussiez pas pincé cette grosse beste, elle dormiroit encore, & iamais les peuples ne se sousleuent quand on les gouuerne paisiblement, que la Iustice regne, & que la Religion fleurit. Ce n'est pas que ie ne voulusse qu'vn Roy eust des fortes places bien munies, & vn thresor pour la necessité.

Le Card. L'exemple d'Angleterre confond tout ce raisonnement-là.

Le Casuiste. Pardonnez-moy s'il vous plaist, Monseigneur, la Religion estoit toute corrompuë en Angleterre, le Roy n'auoit aucune forte place munie, & ses coffres estoient tousiours vuides.

Le Card. Monsieur, ie vous ay dit tout ce qui se peut dire sur ce sujet-là, & j'y adiousteray encore, que mon interest demandoit que la France fust en guerre, & mesme qu'elle continuast long-temps.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, ne trouuastes-vous point d'abord des personnes aupres de la Reyne, qui choquassent vos sentimens, & s'opposassent à vos interests ?

Le Card. Que trop ; mais ie les escartay tous sous des pretextes specieux ; j'emprisonnay les plus furieux, & bannis les autres.

Le Casuiste. Tellement que vous ne trouuastes pas vn honneste homme dans le Conseil, qui pressast pour la paix.

Le Casuiste. Ie ne trouuay pas vn sot, voulez-vous dire.

Le Casuiste. Et de l'esprit des Princes comment en peustes-vous disposer ?

Le Card. Par le moyen de leurs Ministres que i'ay gagnés, en leur faisant trouuer leurs interests dans mes maximes. Outre que Monsieur le Prince estoit dans le boüillant de sa jeunesse, qui ne demandoit pas mieux que d'en descoudre.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, vostre Eminence n'a-t'elle iamais consideré, que Dieu auoit mis entre ses mains tout le bon-heur de l'Europe? N'a-t'elle iamais eu horreur de tant de sang respandu, de tant d'Eglises prophanées, elle qui est vn Prince de l'Eglise; & d'vne misere vniuerselle, capable d'attendrir les marbres & les rochers? Vostre Eminence n'a-t'elle iamais eu vn mouuement de pitié pour ce pauure peuple François, qui souffroit le joug auec tant d'obeïssance, & qui vous adoroit comme le Demon tutelaire de sa Nation.

Le Card. Vous me comptez-là de belles fadaises, ces sentimens-là sont bons à des ames molles, & à des bigots.

Le Casuiste. Mais ne croyez vous pas en vn Dieu, Monseigneur?

Le Cardinal. Oüy dea, mais ie croy que s'il prend part aux choses d'icy bas, il illumine ceux qui y president.

Le Casuiste. Vous voudriez donc rendre Dieu autheur du mal.

Le Card. Brisez là-dessus, Monsieur, ie vois bien que vous n'estes que Theologien.

Le Casuiste. Bien, ie veux entrer en vos sentimens à cette heure. Si tout vostre but estoit de vous enrichir, l'Espagne vous eust donné deuant sa paix auec les Estats de Hollande, tout ce que vous eussiez souhaitté pour la faire auecques la France; Et le Roy d'Angleterre, que ne vous auroit-il pas donné, dans l'esperance qu'il auoit que la paix generale estant concluë, les Princes de deçà fussent venus le secourir?

Le Card. I'ay bien eu cette pensée-là, mais j'attendois que la Reyne d'Angleterre m'eust demandé vne de mes niepces en mariage pour le Prince de Galles. Ie les enuoyay vne fois toutes trois expres à Sainct Germain, pour faire connoissance auec la Reyne d'Angleterre.

Le Casuiste. Ce mariage-là n'eust pas esté au dessous de vostre Eminence: Mais il me semble que sans cela vous ne deuiez pas laisser eschapper cette belle occasion de restablir la Religion Catholique en Angleterre, en y enuoyant des troupes Catholiques, vous qui pretendez à tenir vn iour le Siege de Sainct Pierre; car vous sçauez que le denier de ce grand Apostre estoit vn des beaux reuenus du Pape.

Le Card. Vous reuenez tousiours à vostre bigoterie.

Le Casuiste. Vous m'excuserez, Monseigneur, ie parle du denier de Sainct Pierre que payoient les Anglois.

Le Card. Le denier de Sainct Denis est plus present que celuy-là. Et puis ie m'iray tourmenter pour des personnes qui ne m'en sçauront peut-estre point de gré: car combien est-on Pape?

Le Casuiste. Qu'appellez-vous le denier de Sainct Denis, Monseigneur?

Le Card. Vous parlez comme si vous ne sçauiez pas que sainct Denis est le Patron de la France, & que par son denier, j'entends les finances de France, qui pourront en vne autre saison, c'est à dire quand ie seray Pape, restablir le denier de Sainct Pierre.

Le Casuiste. Pour retourner à l'Angleterre, il me semble, Monseigneur, qu'en bon Politique vous ne deuiez pas laisser tomber absolument le Roy

d'Angleterre.

d'Angleterre. Car si j'entends l'interest de la France ou de l'Espagne, c'est que les Isles Britanniques soient tousiours occupées entr'elles, afin qu'elles ne puissent prendre party, & arrester les progrés de l'vne ou de l'autre, pour faire la balance égale entre ces deux Couronnes, cõme nous disions tantost.

Le *Card.* Vous me parlez-là d'vne affaire dont ie vous puis dire des nouuelles, comme en ayant esté le principal Acteur.

Le *Casuiste.* Hé, Monseigneur, de grace faites m'en l'histoire.

Le *Card.* Ie vous la diray en deux mots. Tout le sujet & principal but que feu Monseigneur le Cardinal d'heureuse memoire, & moy eussions dans cette affaire-là estoit, que nous voulions mettre le feu par tout, & nous venger de l'affront que le Roy d'Angleterre nous auoit fait en receuant la feuë Reyne Mere, Monsieur de Vendosme, Monsieur de la Vieuuille, Monsieur d'Espernon, Monsieur le President Cogneux, Madame de Chevreuse & plusieurs autres, nos ennemis iurez, & que nous voulions poursuiure iusques aux Antipodes, comme nous auons fait à Bruxelles, dont nous les auons chassez, en Angleterre, en Hollande, & enfin à Cologne, dont nous fismes rauager le païs circonuoisin, si-tost que la Reyne Mere y fut, pour attirer sur elle la haine de tous les peuples, qui ne se voyoient malheureux que pour l'auoir receuë; Mais la passion m'emporte; nous fusmes trop indulgents, & ne deuions rien espargner pour faire donner la mort à tous ces ennemis-là, ils ne seroient pas auiourd'huy dans le pouuoir de me nuire. Vn Duc de Vendosme par vn fils qui me trouue indigne de sa main, & iure qu'il me veut voir perir par la main d'vn bourreau; Vn President Cogneux, qui donne de sanglants Arrests auec ses Confreres contre moy, & iure qu'il fera en sorte, que les Cardinaux n'exileront plus les Presidents au mortier.

Le *Casuiste.* Monseigneur, vous vous emportez. I'ay peur que cela ne vous fasse mal. Il ne faut rien dans les apprehensions où vous estes, pour vous trousser. La crainte, la vengeance, le despit, la colere, & le conflict de toutes ces passions font vn grand rauage dans vne ame, il faut que vous l'ayez bien forte pour subsister en vie auec tout cela.

Le Card. Ie me suis vn peu emporté, mais que voulez-vous? C'est que ie sens à present la pesanteur des fautes que j'ay commises, dont celle-là n'est pas la plus legere: mais où en estions-nous de nostre Histoire?

Le *Casuiste.* Vous parliez du sujet qui vous auoit porté à allumer la guerre en Angleterre, mais ie ne veux pas vous le repeter, cela vous pourroit encore esmouuoir. Faites-moy la grace seulement de me dire, comment vous eschauffastes ces esprits morfondus du Septentrion.

Le *Card.* Auec le feu de Promethée; par le moyen de la Religion. Comme j'auois grand credit en la Cour de Rome, Monsieur le Cardinal me laissa manier cette affaire-là. Ie fis entendre au Pape qu'il y auoit grand iour de restablir la Religion Catholique en Angleterre, & que j'auois disposé la France à y trauailler. Sa Sainteté m'en sçeut tres-bon gré. Ie luy fis dire qu'il y falloit enuoyer vn Nonce, & bien payer les pensionnaires qu'il y auoit, & faire mesme en sorte par les Ambassadeurs du Roy Catholique, que les

pensionnaires d'Espagne fussent fort bien payez, & particulierement les Catholiques. Cela fut fait comme ie l'auois dit : Ie mets quantité d'ouuriers à la vigne de IESVS-CHRIST, dont ie coupois sourdement les racines. L'on gagne vne infinité d'Anglois, l'on y enuoye des legions de Prestres, le Pere Suffren qui estoit auec la feuë Reyne Mere, monte en chaire. Les Capucins de la Reyne d'Angleterre font merueille, le Nonce du Pape promet des recompenses eternelles, bref l'ouurage s'auance beaucoup. Le Roy & la Reyne ne se deffioient pas de cela, la Reyne estant Catholique, & le Roy qui ignoroit ce dessein-là, & qui se fust mocqué de sa vanité s'il l'eust sçeu, comme en effect cela estoit bien loin de ma pensée.

Le Casuiste. Combien dura bien cela, Monseigneur ?

Le Card. Assez long-temps, parce que ie voulois que cela fist esclat sur tout, mesme ie faisois donner de l'argent à ceux qui se conuertissoient, pourueu qu'ils le declarassent hautement, & vinssent entendre le seruice Diuin aux Eglises publiques, comme à la Chapelle de la Reyne d'Angleterre, à celle de la Reyne Mere, du Nonce & des Ambassadeurs mesmes; ie faisois donner des Indulgences à ceux qui les visitoient toutes le plus souuent.

Le Casuiste. Ne faisiez-vous point conscience de prophaner ainsi les Institutions sacrées de nostre Religion ?

Le Card. Vn bon Politique se sert de tout au besoin. Si les Souuerains ne se soustiennent, qui defendra les Religions ? Mais vous m'interrompez tousiours par vos superstitions.

Le Casuiste. Qu'arriua-il, Monseigneur, lors que la Religion esclatoit si fort dans la ville de Londres ?

Le Card. Il arriua que les plus zelez dans la Religion Anglicane en prirent l'alarme, & que sous-main par mes pensionnaires Caluinistes ie faisois mettre le feu aux estoupes, en representant aux Anglois qu'ils alloient retomber sous la tyrannie des Moines, de leurs ieusnes & de leurs Confessions auriculaires, & que le Pape se feroit payer l'interest des arrerages du denier de S. Pierre. Il n'en fallut pas dauantage pour mettre aux champs ces peuples-là, qui sont plus affolez de leurs Religions, qu'vn fol ne l'est de sa marote, quoy qu'elles ne valent pas grand chose. Voila tout le secret de cette affaire. Il y auroit encore beaucoup d'autres particularitez à vous dire, touchant les ressorts que ie fis joüer, pour les faire venir aux mains : car ils se battirent auant que d'en venir-là, si long-temps par escrit, que ie commençois à desesperer du succez de mon dessein.

Le Casuiste. Tellement, Monseigneur, que c'est vous qui auez esté cause de la ruïne de tous les Catholiques, qui estoient les innocents objets de la fureur de ces barbares-là. Si vous eussiez appuyé ce bon dessein par la force, ie croy qu'il auroit reüssi, & qu'on vous auroit vn iour canonizé.

Le Cardinal. Quand ie seray bien riche ie me mettray en vn estat où ie pourray canonizer les autres.

Le Casuiste. Mais pour reuenir à nostre discours, puisque nostre interest estoit que la guerre continuast en Angleterre, pourquoy n'auez-vous

pas empesché le Roy de tomber tout á fait ?

Le *Card.* Ne vous ay-je pas desia dit, que nous n'auions excité leurs troubles que par vengeance, & puis que me fust-il reuenu de tout cela ? Les Parlementaires de Londres m'ont plus donné d'argent, que leur Maistre n'en maniera de long temps.

Le *Casuiste.* Mais ne trouuiez-vous pas, Monseigneur, que la cheute du Roy d'Angleterre fust de mauuais exemple aux autres peuples ?

Le *Card.* Tout au contraire, j'estois bien-aise, que les Monarques de l'Europe connussent, que les clous de diamant qui soustiennent leurs Throsnes, ne sont pas à l'espreuue des coups de la fortune, que ie m'en iouë comme du verre, que mes alliances valent bien des Couronnes, que les Sceptres tombent si ie ne les soustiens. Et enfin qu'ayant osté la Couronne au Roy d'Angleterre, & laissé au Roy d'Espagne, celle que ie luy pouuois oster, ie fisse connoistre à la France la necessité de mes conseils, pour defendre la sienne de semblables iniures.

Le *Casuiste.* Mais il me semble, Monseigneur, que vous auez estendu cét absolu pouuoir, que vous auez sur les Sceptres, dessus la France, où vous vous joüez à present de la Couronne de nos Roys, comme vous auez fait de celle d'Angleterre, non pas par vne jalousie de Religion, qui n'est qu'vn mal de teste, mais par vn mal qui donne la mort & qui tient au cœur, ie veux dire par la plus cruelle oppression qui fut iamais. Si les effects ont de la proportion auec leurs causes, nostre mal doit estre bien plus furieux que celuy d'Angleterre, & si les François n'estoient pas affectionnez comme ils sont à l'innocence de leur Roy, vous exposeriez beaucoup plus sa Couronne, que celle d'Angleterre ne l'a esté, qui a pû le restablir en consentant à l'establissement de Caluin sur les ruïnes de Luther. Le mal de la France tient aux entrailles, & si vous n'y remediez en sa naissance, il deuiendra incurable.

Le *Card.* C'est dans la tempeste que mon esprit se joüe, c'est là où il trouue son repos, & qu'il trouue vne estenduë proportionnée à son actiuité. La mer vient humblement baiser le sable du riuage, mais elle paroist forte contre vn vaisseau agité de vents contraires, comme est à present la France.

Le *Casuiste.* Monseigneur, il me semble que nous entrons trop tost dans la iustification de cette belle action, qui est le couronnement de toutes les autres. Nous en estions ce me semble à la ruïne des affaires du Roy de la grande Bretagne.

Le *Card.* La seconde consideration qui m'a obligé à laisser tomber ce Prince là, a esté le dessein que j'auois de venger les interests de l'Eglise par la ruïne de sa personne, & celle de son party qui suiuoit cette Religion, qui a braué si desauantageusement l'Italie, & a diminué les reuenus, dont j'espere jouïr vn iour quand ie gouuerneray les ames de tout le monde, comme ie fais les corps & les fortunes maintenant.

Le *Card.* Messieurs du Parlement qui sont si religieux, & à qui l'Eglise s'est associée, gousteront bien cette raison; & cette saincte action eust esté capable de vous sauuer, si vous n'eussiez pas eu moyen de vous venger plus sainctement de l'Angleterre, en y restablissant la veritable Religion. Mais

laiſſons-là l'Angleterre. Ie croy que ces Meſſieurs ne s'y amuſeront pas beaucoup. Ils s'attacheront dauantage aux affaires de la France qui les regarde de plus prés. Le bruit court que vous auez ſouuent arreſté nos conqueſtes.

Le Card. Ie vous ay dit tantoſt, que l'intereſt de la France eſtoit d'eſtre touſiours en guerre, & que pour la faire durer il ne falloit pas touſiours conquerir. Outre qu'il couſte trop à tant de garniſons.

Le Caſuiſte. Vos ennemis, Monſeigneur, diſent qu'en la conqueſte des places vous tiriez de l'argent de la France, & dans leur perte vous en receuiez de l'Eſpagnol.

Le Card. Pourueu que ie fiſſe le bien de la France comme ie viens de vous faire voir clairemét, peut-on trouuer mauuais que ie fiſſe vn peu mes affaires?

Le Caſuiſte. Ils diſent que Courtray vous a beaucoup valu.

Le Card. La place eſtoit bonne auſſi.

Le Caſuiſte. Ils diſent encore que l'ame du Mareſchal Gaſſion vous a toûjours perſecuté depuis ce temps-là auec vn million de diables; car vous ſçauez que de ſa Religion il n'en va point en Paradis, & qu'il proteſte qu'il ſe vengera de vous dans l'autre monde.

Le Card. Voila encore vn plat de voſtre meſtier, vous tombez touſiours ſur voſtre chimere de Religion.

Le Caſuiſte. Vous auez encore fait d'autres belles actions, pour donner ce repos d'égalité, ou cette égalité de repos à toute l'Europe. Lerida a bien ſignalé voſtre prudence & voſtre charitable zele à toute l'Europe.

Le Card. Ie ſçay bien que tout le monde me condamne de n'auoir pas pris Lerida, mais chacun n'en entend pas le ſecret. Euſſiez-vous voulu que j'euſſe donné la clef de ma Patrie à ſes ennemis capitaux? & que toute la terre m'euſt reproché, que par la trahiſon d'vn Eſpagnol, l'Eſpagne eſtoit tombée ſous l'eſclauage de la France? Vous ſçauez qu'on eſt obligé, & par nature, & par honneur, d'auoir quelque tendreſſe pour l'honneur, & pour le bien de ſa Patrie; Ie n'ayme point ces eſprits caſaniers qui ne ſont nez que pour eux; il faut viure partie pour ſoy, & partie pour ſa Patrie. Et puis la perte de Lerida euſt rompu entierement cette égalité entre la France & l'Eſpagne, ſur laquelle eſt fondée tout le bon-heur & le repos de l'Europe.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, que cette excellente Maxime d'égalité, qui eſt comme le piuot ſur lequel roule toute voſtre Politique, rend voſtre Eminence admirable! Car pour ne point parler de cét eſtre Souuerain, dont l'égalité de trois Perſonnes n'eſt pas moins adorable que leur vnité en vn ſeul Dieu, vous ſçauez, Monſeigneur, (vous qui eſtes de robe à cõnoiſtre les plus myſterieux ſecrets de la Theologie) que la viſiõ de Dieu rend la felicité des Bien-heureux ſi égale, qu'ils ſont incapable de jalouſie & de conteſtation, qui eſt en partie la cauſe du repos des Bien-heureux. Si nous deſcédons plus bas, Monſeigneur, vous voyez auec quelle égalité roulent les globes Celeſtes, auec quelle égalité s'entretiennent le feu & l'eau elementaire, & comme cette égalité empeſche leur conflict, la confuſion des Eſtoiles n'empeſche pas qu'elles ne conſeruent vne certaine égalité dans leur cours. Le Soleil marque à point nommé toutes les minutes du iour dans vne égalité parfaite:

Et

Et la Lune, quoy qu'elle ne chemine que dans les tenebres, ne laisse pas d'estre égale dans la course vagabonde qu'elle fait, lors que toute la nature est en repos; les saisons composent si également l'année, qu'elle ne fait iamais que douze mois. Enfin, Monseigneur, cette égalité admirable se rencontre dans le flux & reflux de la mer, qui est le theatre de l'inconstance, & de l'inegalité.

Le Card. Toutes ces comparaisons ne sont pas mauuaises. Mais particulierement la derniere, parce que dans l'inconstance & les orages de la guerre, ie ne laisse pas de conseruer cette égalité entre les deux Couronnes, qui cause tout le repos de l'Europe, de mesme que toutes ces égalitez que vous auez tres-doctement descrites, composent cette harmonie, & cét accord qui se void dans l'Vniuers.

Le Casuiste. Tellement, Monseigneur, que pour conseruer cette égalité nous auons perdu Lerida.

Le Card. C'est bien là la raison generale, mais il y en a encore de particulieres. Premierement pour faire valoir la necessité de nostre protection aux Catalans, il les falloit tousiours laisser à la gueule du Roy d'Espagne.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, si vous eussiez conserué Lerida, les Catalans seroient contraints de parler François, & n'auroient pas la liberté de se ranger du costé de nos ennemis, si cette porte leur eust esté fermée.

Le Card. En cela vous dites vray. Mais ie voulois conseruer la gloire de la prise de cette Ville, pour mon frere à qui ie destinois la Vice-Royauté.

Le Casuiste. Sa gloire eust esté grande, apres que deux Princes n'y ont pû reüssir.

Le Card. C'est pour ce sujet en partie, que i'ay fait eschoüer leurs entreprises.

Le Casuiste. Pourquoy dites-vous en partie, Monseigneur?

Le Card. C'est que mon interest propre m'a encore obligé à cela.

Le Casuiste. Ce n'est pas l'interest d'égalité, Monseigneur.

Le Cardinal. Non, c'est plustost l'inegalité. Il estoit bien iuste, puisque j'ostois les Couronnes aux Princes, & les conseruois à d'autres, que ie deuinsse leur égal, & que pendant que j'auois le temps de disposer des finances & des armes de la Franee, ie les employasse à conquerir quelque Souueraineté, où j'eusse pû reconnoistre la France par les alliances que j'eusse fait auec elle. Ce dessein formé ie jettay l'œil sur l'Italie, à cause des habitudes que j'y ay, & que par argent, dont ie ne manquois point Dieu mercy, l'on peut tout en ce païs-là.

Le Casu. Mais vostre Eminence reüssit mal la premiere année à Orbitello.

Le Card. C'est ce qui m'y fit opiniastrer l'année suiuante, & ie ne fus pas marry que Lerida fust assiegé, parce que la piece estant plus importante de beaucoup qu'Orbitello, ie ne doutois point que l'Espagnol ne m'abandonnast Orbitello, pour sauuer Lerida. Veu aussi qu'il me voyoit opiniastre à Orbitello, & que j'empeschois qu'il n'allast aucun secours au Comte de Harcourt, pour luy faire sentir mon dessein, & luy faciliter la deliurance de cette place.

Le Casuiste. Mais pourquoy joüastes vous le mesme tour à Monseigneur le Prince?

Le Card. Ie deuois cette reparation d'honneur à Monsieur le Comte de Harcourt, dont la gloire ne se pouuoit sauuer que par l'impossibilité de la prise de cette place, que le mauuais succez de Monsieur le Prince deuoit persuader à tout le monde. Et de plus, c'estoit des ombres qui deuoient seruir de relief à la gloire que ie preparois à mon frere. Et puis cette place estoit si importante, qu'elle eust exposé toute la France, & rompu cette egalité si necessaire au bien de toute l'Europe.

Le Casuiste. Ces Messieurs me diront aussi, Monseigneur, que vous nous tailliez de la besogne en Italie exprés pour y enuoyer vostre argent, sous pretexte d'en enuoyer pour l'entretien des armées du Roy.

Le Card. N'est-il pas iuste que chacun enuoye son petit fait chez soy. Où en serois-je maintenant si j'auois laissé mon argent en France?

Le Casuiste. Puisque nous sommes sur l'Italie, Monseigneur, dites-moy qu'est-ce que ie respondray à ces Messieurs, s'ils me demandent pourquoy vous auez engagé la France, à supporter contre la Iustice, & l'interest du Saint Siege les voleurs de ses finances.

Le Card. Il faut dire des personnes qui auoient fait leurs petites affaires. Voulez-vous que ie vous en dise la raison? C'est que ie me sentois dans la mesme condition qu'eux. Et eussiez vous voulu que j'eusse authorisé des Loix, dont la rigueur se pouuoit exercer sur moy-mesme.

Le Casuiste. Et touchant les affaires de Naples qu'on vous accuse auoir negligées, Monseigneur, que diray-je à vostre iustification?

Le Card. Vous leur direz qu'il falloit que ie les laissasse perir pour le bien de la France.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, n'est-il pas bien important à la France de détacher ce joyau de la Couronne d'Espagne?

Le Card. Non, premierement pour conseruer cette diuine égalité, mais encore pour détourner le mal, qui nous arriue maintenant. Car les Parisiens commençant à remuer, si j'eusse souffert que les Napolitains eussent esté victorieux, quel encouragement cela n'eust-il pas apporté à la ville de Paris? Et au contraire, voyant le mauuais succez de leur sousleuement, les Parisiens auoient sujet de craindre le mesme sort & de ne rien remuer, de peur que la chose ne tournast à leur confusion.

Le Casuiste. Vous voyez que cela n'a de rien seruy, Monseigneur.

Le Card. Cela n'empesche pas que ie n'aye fait ce que ie deuois faire.

Le Casuiste. Si ces Messieurs me demandent, Monseigneur, pourquoy, voyant le Turc arborer son Croissant dans l'Italie, & eriger les statuës de Mahomet sur les ruïnes du Crucifix, vous n'auez pas fait la paix pour rendre de glorieux seruices à toute la Chrestienté, puisque nos Roys estans les Fils aisnez de l'Eglise, doiuent secourir les premiers, & l'ont fait lors qu'ils estoient en aage d'estre maistres de leurs actions?

Le Card. Pour cét effet il nous falloit la paix, & ie vous ay dit que ce n'estoit aucunement l'interest de la France de la faire. Mais vous seriez bien estonné si ie vous disois entre vous & moy, que c'est moy qui a porté le Turc à armer contre les Venitiens,

Le Casuiste. Hé pour quelle raison, Monseigneur?

Le Card. Pour subuenir aux maux qui affligent maintenant la France.

Le Casuiste. Et comment cela, Monseigneur?

Le Card. I'ay remarqué que tous les grands fleaux de la guerre sont venus du North, comme Attila, le Roy de Suede, Mansfeld & les autres, selon le vieux Prouerbe, *Omne malum ex Aquilone*. Ores preuoyant par le naturel ingrat des François, & par les inspirations que Dieu donne aux grands hommes pour le soin de leur conseruation, que la France me traitteroit vn iour comme elle me traitte à present, apres tant de signalez seruices que ie luy ay rendus, j'ay voulu obliger les Polonois, en les déchargeant du Turc que i'ay inuité ailleurs, & par ce moyen j'ay mesme obligé le Turc, en luy facilitant les moyens de venir à bout de ses ennemis les Venitiens. Vous voyez comme les Polonois me seruent desia pour me venger des Parisiens, s'il en est besoin le Turc est prest pour me rendre le mesme seruice.

Le Casuiste. Monseigneur, voila comme il fait bon obliger tout le monde. Mais, Monseigneur, on vous dira que tout cela est bien preiudiciable à toute la Chrestienté, & particulierement à la France.

Le Card. Que la France ne me laisse-t'elle viure en repos? I'ayme mieux que toute la terre perisse, que non pas que ie descende d'vn seul degré du faiste de la grandeur, où mon merite & mes bons seruices m'ont esleué.

Le Casuiste. Mais la Charité Chrestienne, Monseigneur?

Le Card. Mais la Charité Politique, Monsieur? I'ay encore vne autre raison qui m'oblige à me bien mettre auec le Turc. C'est que deuant vn iour tenir le Siege de Sainct Pierre, ie seray voisin du Turc, & vous sçauez qu'il fait bon estre en amitié auec ses voisins.

Le Casuiste. Quoy le Chef visible de l'Eglise, le Lieutenant de Dieu sur terre, faire alliance & amitié auec l'Ennemy du Christianisme?

Le Card. Ie seray ennemy du Turc entant que le Chef de l'Eglise, mais ie seray son amy entant que Prince temporel.

Le Casuiste. Quittons s'il vous plaist l'Italie, Monseigneur, & passons par la France, pour aller en Allemagne voir comme vous trauaillez à la paix, & en Flandres comment vous mesnagez les affaires de la guerre. Ils me demanderont sans doute, pourquoy ces ballets dans la plus grande necessité du siecle?

Le Card. C'est à cause de cette necessité que ie faisois toutes ces machines & ces ballets. N'auez-vous iamais veu sur la place Nauone, & mesme sur le Pont-neuf comme les filous se separent, & qu'il y en a vne partie qui occupe les yeux & les oreilles du peuple par des spectacles bouffons, & des chansons lasciues, tandis que les autres leur coupent la bourse, & font des querelles d'Allemand pour voler quelque manteau. Ie les imitois dans cette vrgente necessité des affaires, & attachant les esprits, les yeux & les oreilles du peuple à ces belles inuentions qui le tenoient d'autant plus attentif qu'elles luy estoient nouuelles & estrangeres, ie tirois de l'argent de la bourse pour subuenir aux affaires de l'Estat; & faisois accroire aux vns qu'ils auoient mangé le lard, afin d'en tirer de grandes sommes pour se reconcilier auec

moy ; & aux autres, pour auoir pretexte de confisquer leurs biens.

Le Casuiste. Mais Monseigneur, ces machines couſtoient de l'argent.

Le Card. Il faut donner vn œuf pour auoir vn poulet, & puis cela eſtoit glorieux à la France, qu'au fort de la guerre, elle euſt encore de l'argent mignon pour les diuertiſſemens, que les autres Princes auroient peine à payer durant la paix. I'eſtois auſſi-bien aiſe d'obliger la Nation Italienne. Et pour vous confeſſer la verité, j'ayme ces diuertiſſemens-là, plus que toutes les choſes du monde.

Le Casuiste. Le Mareſchal de Gaſſion, qui auoit pris les affaires ſi fort à cœur, peſtoit bien contre cette deſpenſe inutile, tandis que les armées du Roy deperiſſoient faute d'argent.

Le Card. Il alloit trop viſte en beſongne, il falloit conſeruer l'importante égalité ; iamais mort ne m'a tant rauie que celle de cét homme-là. Les Huguenots le regardoient deſia comme vn Chef de Party, qui euſt eſté capable de releuer cette engeance que nous deteſtons ſi fort en Eſpagne & en Italie. Si j'euſſe regné encore vn peu plus long-temps, ou bien ſi ie remonte ſur ma beſte, j'en veux exterminer la race ; Car mon ambition eſtant d'eſtre vn iour Pape, mon intereſt veut que i'eſtouffe ces monſtres qui pourroient bien m'oſter mes droits, & en France & ailleurs, comme ils ont deſia fait en beaucoup d'endroits.

Le Casuiste. Monſeigneur, le ſujet de Comedie muſicale, ou muſique Comique, ou recitatiue, comme vous la nommez en Italie, ne ſe raporte pas mal à voſtre deſſein & à l'eſtat des affaires.

Le Card. Comment cela?

Le Casuiste. Il me ſemble que ſous la mithologie agreable de la Fable d'Orphée,

Le Card. Ie vous entends ; Vous voulez dire que i'eſtois le veritable Orphée de la piece, & que i'amuſois les beſtes de France par les doux accens de ma lyre.

Le Casuiste. Oüy, Monſeigneur, mais vous ſçauez qu'Orphée fut deſchiré par les Bacchantes ; Dieu veüille que vous ne reſſembliez pas à Orphée en ce point-là. On dit que les vefues des Seigneurs que vous auez fait perir, vous veulent deſchirer de leurs propres mains.

Le Cardinal. Nous les appaiſerons en leur donnant d'autres maris, qui vaudront bien les premiers, par les charges & les emplois que nous leur donnerons pour appaiſer les manes des defunts.

Le Casuiste. Et toutes ces harangeres de Paris & crieuſes de vieux chapeaux, qui plus proprement ſe peuuent comparer à des furibondes, que ces vertueuſes & deſolées Dames ; Comment pourrez-vous éuiter la fureur de leurs orgies?

Il ſe fait tard, ie vous prie Monſieur, remettons à demain la continuation de noſtre Conference.

Fin de la premiere Iournée

SVITE DE L'APOLOGIE POVR MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN

SECONDE IOVRNEE.

Le Cardinal. VOvs sçauez qu'Orphée fut deschiré, parce qu'il aymoit les garçons; crime que ie deteste plusque la mort. Mais comment soupçonner Orphée de ce peché abominable, puis qu'il fut en Enfer pour requerir sa femme ? Il falloit qu'il eust bien de l'amour pour elle.

Le *Casuiste.* Il y en a qui vont bien à tous les diables, pour de l'or & de l'argent, qui est moins estimable qu'vne vertueuse femme; mais le mal est qu'ils n'en reuiennent pas comme fit Orphée.

Le *Card.* Mais quittons la fable pour reprendre l'Histoire. A quel point en estions nous pour ma iustification ? ou pour mieux dire pour mes loüanges ?

Le *Casuiste.* Nous estions, ce me semble, sur cette grande calomnie qu'on jette faussement sur vostre Eminence, que vous auez empesché la paix generale.

Le *Card.* Ie croy vous auoir amplement satisfait sur cette matiere-là.

Le *Casuiste.* Oüy, mais nous n'auons rien dit de la paix de Hollande auec les Espagnols, qui est vne noire accusation contre vostre Eminence.

Le *Card.* Pourquoy ? Suis-je maistre des actions d'autruy ? I'ay fait tout ce que j'ay pû pour l'empescher.

Le *Casuiste.* Et quoy encore, Monseigneur ?

Le *Card.* I'ay fait parler nos Ambassadeurs des grosses dents.

Le Casuiste. Ces gros beuueurs de biere ne s'estourdissent pas pour le bruit, il falloit leur donner de bonnes pensions.

Le *Card.* Ie leur baise les mains. Mille pistoles me valent plus que l'amitié de ces gens-là. Ce n'est pas que ie n'aye bien fait éuader de l'argent sous ce pretexte, car c'est dequoy ie ne rends compte à personne que l'argent des pensions. Parce que ie m'excuse tousiours de nommer les personnes, sur ce que ie dis qu'ils me l'ont fait jurer, qu'ils sont en credit auprés de leurs Princes, & que de les descouurir ce seroit les ruïner, & les affaires de la France pareillement, à qui les pensionnaires rendent des seruices d'autant plus importants, qu'ils sont en authorité & en estime de probité aupres de leurs Maistres.

Le Casuiste. Vn homme qui seroit deuin sauueroit tout cét argent-là.

Le Card. L'on sauue bien l'argent, & si l'on n'est pas deuin.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, la paix de Hollande a bien augmenté les forces d'Espagne, & arresté le courant de nos victoires de Flandre. Outre que la paix auroit esté bien plus auantageuse pour nous, si nous l'eussions faite conjoinctement auec les Hollandois.

Le Card. La Flandre estoit perduë, si les Hollandois eussent continué à la battre auecque nous. Mais ils ont fait leurs affaires & moy les miennes. Pour ce qui est de la paix, ie vous ay desia monstré, que c'est l'escueil où doit eschoüer la grandeur de la France, & de ses colomnes qui soustiennent les Ministres comme moy.

Le Casuiste. L'on vous accuse, Monseigneur, d'auoir tiré de l'argent de l'Espagne & de la Hollande, pour consentir à cette paix-là.

Le Card. Les faut laisser dire, Dieu sçait la verité. Ie serois furieusement riche à leur compte.

Le Casuiste. Ils disent bien dauantage, ils soustiennent que vous auez touché de l'argent de la Suisse, & de la Franche-Comté, pour ne point attaquer Dole, & les autres places de cette Prouince-là.

Le Card. Pourquoy les Suisses?

Le Casuiste. C'est qu'ils craignoient, disoient-ils, d'estre nos voisins, parce que vous voulez battre tout le monde si on ne vous donne de l'argent; & qu'ils voyent combien vostre amitié couste cher aux Fran-Comtois. Mais pourquoy espargner la Franche-Comté, qui est vne Prouince d'Espagne?

Le Card. Pour obliger les Suisses.

Le Casuiste. Mais pourquoy tant obliger les Suisses?

Le Card. Pour m'en seruir au besoin. Ne voyez vous pas que sans les Estrangers ie serois perdu? Les François sont si accoquinez à ce chien de Paris, qu'ils ne voudroient pas y auoir fait le moindre tort.

Le Casuiste. Les blasmez-vous de cela, Monseigneur? Ils sont de mesme Patrie, de mesme Religion, & ont le mesme interest.

Le Card. Et moy j'ay ma Patrie, ma Religion & mon interest.

Le Casuiste. Mais l'on tient qu'ils vous veulent abandonner.

Le Card. Oüy, ce sont des gens à l'argent aussi bien que moy, point d'argent point de Suisse, & moy ie dis point de Suisse, plustost de l'argent.

Le Casuiste. Cela seroit bien preiudiciable à la France, car ie crois qu'il y a plus de vingt-mille Suisses sous les armes en France, tant en campagne que dans les garnisons; & ils ne manqueront pas d'aller prendre party en Espagne. C'est vne querelle d'Allemand, qu'ils nous ont là faite pour nous quitter, ou bien c'est pour seruir les Parisiens.

Le Card. Il n'y a non plus de raison à ces gens-là, qu'à des Suisses.

Le Casuiste. Vous condamnez en eux ce que vous estimez en vous mesme. Vous les appellez bestes, parce qu'ils aiment l'argent. Pourquoy voulez-vous que la mesme passion vous donne la qualité de Sage?

Le Card. Ces brutaux-là, ne meritent pas d'auoir de l'argent, ils ne sçauroient pas bien l'employer.

Le Casuiste. Mais s'ils quittent la France?

Le Card. Nostre argent vaut mieux que leur amitié, ie la quitteray bien aussi, quand il n'y aura plus rien à faire.

Le Casuiste. Ie suis marry pour l'amour de vostre Eminence, que vous auez tant attaché vostre cœur à ce metail, cela a esté & sera la seule cause de vostre ruïne.

Le Card. Vous sçauez que l'argent peut tout, de façon que pour se rendre puissant, & mettre les autres dans l'impuissance, il faut s'enrichir à leurs despens.

Le Casuiste. Il y a pourtant de la moderation à obseruer. Car si vous tirés du sang d'vn corps trop attenué, il n'en viendra point, & si vous le ferez mourir.

Le *Card.* C'est vne chose si charmante, que de voir remplir ses coffres de Loüis & de pistoles, qu'on n'a pas toutes ces considerations-là; & puis ma recolte deuant finir auec la minorité, il falloit que ie joüiasse de mon reste.

Le Casuiste. Vous ne deuiez du moins iamais choquer Messieurs du Parlement.

Le Card. Oüy, si j'eusse veu qu'ils eussent détaché leur interest de ceux du peuple: car vous ne deuez pas croire que j'eusse esté si sot que de les choquer, s'ils eussent voulu authoriser les Partisans. Et c'est ce que vous leur deuez dire, pour leur tesmoigner que ie leur suis seruiteur, & qu'encore à present ie les espargneray à pareille condition.

Le asuiste. Ie crois que ce n'est pas d'auiourd'huy que vous auez tenté leurs consciences.

L*e Card.* Sont de belles gens! que pensent-ils faire d'obliger vn Peuple?

L*e Casuiste.* Sauuer leurs ames & gagner le Paradis.

L*e Card.* Qui a de l'or, va où il veut.

L*e Casuiste.* Monseigneur, puisque nous sommes insensiblement tombez sur les affaires presentes, donnez-moy, ie vous prie, les moyens de iustifier vos dernieres actions.

L*e Card.* Dequoy se plaignent ces Messieurs?

L*e Casuiste.* Ils appellent la bataille de Lens, la bataille des Partisans. Ils disent qu'elle fut donnée à contre-temps, que nous n'en auions aucunement besoin, que nous la deuions perdre par toutes les apparences, que le gain de la bataille ne nous pouuoit estre auantageux, & que la perte nous pouuoit ruïner, comme nous auons veu par la suite qui ne nous a rien apporté de bon. Mais ce qu'ils disent de plus calomnieux, est que vôtre dessein estoit de la perdre.

L*e Card.* Si ie l'eusse voulu perdre, ie ne l'aurois pas gagnée. Tellement que faire bien ou mal, c'est toute la mesme chose. Ie veux essayer si à leur faire du mal, j'entreray plus auant dans leur amitié & dans leur estime.

L*e Casuiste.* Ils disent que si vous eussiez eu des Generaux faits à vostre badinage, comme le feu Cardinal, vous leur eussiez donné ordre de se laisser battre & de fuir. Mais que vous n'osiez faire ces propositions-là à vn Prince, qui ne sçait que commander, & deteste des laschetez de cette nature; Mais

que vous esperiez le succez de vostre dessein de la foiblesse de nostre armée, & des auantages de l'ennemy.

Le Card. Ie vous confesse bien que cette bataille-là fut vne intrigue de la Cour, & entre vous & moy ie vous aduoüeray que j'eusse mieux aimé la perdre, que de la gagner, quoy que j'attendisse de l'auantage de l'vn ou de l'autre succez. Car ie disois, si nous perdons la bataille, l'Espagnol approchera de Paris, jettera l'espouuante dans le cœur du Bourgeois, par le rauage qu'il fera dans la Picardie, & les Parisiens seront dans vne semblable alarme, qu'ils furent lors du siege de Corbie, le feu estant à leurs portes, ils ouuriront volontiers leurs bourses pour l'esteindre, il faudra de l'argent comptant, personne n'en aura que les Partisans, & par ainsi, il faudra que la prudence & justice de Messieurs du Parlement cede à la necessité, & restablisse ces fideles limiers qui vont descouurir la proye, pour me l'apporter. Si de l'autre costé ie gagnois la bataille, me voila puissant, & ie pourray vser de force pour reduire ceux qui seront durs à la desserre.

Le Casuiste. Vos affaires eussent pourtant mieux reüssi, si vostre Eminence eust perdu la bataille.

Le Card. Il est vray, mais le mal-heur a voulu que nous l'ayons gagnée. Ce n'est pas que ie n'esperasse quelque bon succez de nostre *Te Deum*, qui estoit tousiours vn fruict de cette bataille. Et de fait ie fis saisir ceux que ie jugeois apporter plus d'obstacle à mes desseins.

Le Casuiste. Vous ne pouuiez rien esperer de bon d'vne profanation si publique, outre que vous attiriez l'indignation de Monseigneur le Prince, de qui vous ternissiez la gloire, en profanant les Saintes Ceremonies de son triomphe.

Le Card. Il est vray que le peuple est fort sensible en ce qui regarde la Religion, mais cela se fit apres la Ceremonie.

Le Casuiste. C'estoit tousiours trahir la foy publique, & donner à croire que vostre action estoit iniuste & vostre authorité foible, de vous seruir ainsi de surprise & de profanation pour faire deux prisonniers.

Le Card. Si j'eusse pensé que les choses eussent succedé de la sorte, ie me serois bien gardé de le faire.

Le Casuiste. Monseigneur, vous deuiez imiter ces pilotes, qui estans dans vn foible vaisseau, & voyans la mer esmeuë & le vent contraire, ne laissent pas de s'en seruir pour gagner le port, non pas en se roidissant contre la force des vagues & du vent, mais bien s'accommodant à leur impetuosité, & n'en tirant du seruice qu'à la desrobée; De mesme voguant comme vous faisiez, Monseigneur, dans le fragile vaisseau de la minorité, & voyant cette mer Parisienne esmeuë, & le Parlement vn peu contraire, vous ne deuiez iamais vous roidir, & ne profiter que de vostre addresse & de la France, que comme à la desrobée.

Le Card. Vous ne dites pas que j'ay esté trahi, que plusieurs feignoient d'estre d'intelligence auec moy, pour m'engager à faire vn pas de Clerc, lesquels m'ont manqué au besoin, & m'ont tousiours rendu les choses plus belles, qu'elles n'estoient.

Le

Le Casuiste. Vn bon esprit se doit deffier de tout ? N'y a-t'il point de Parlements qui vous ayent joüé la piece ?

Le Card. Et oüy, ce sont eux qui m'ont jetté le chat aux jambes, & qui sont à present les plus animez contre moy.

Le Casuiste. Mais, Monseigneur, vostre Eminence fut bien estonnée, quand elle oüyt nouuelle des barricades.

Le Card. Ie ne m'attendois pas à cela.

Le Casuiste. Quelle pensée eustes-vous d'abord ?

Le Rard. Ie n'en eus aucune : Mais comme si j'eusse esté frappé d'vn coup de foudre ie demeuray immobile, & estois en vie, sans sçauoir que ie fusse viuant, vn glaçon se glissa plus viste qu'vn trait d'arbaleste par toutes mes veines, puis mes esprits estans vn peu reuenus, vne sueur tiede me couurit le corps; Quand les fonctions vitales se furent vn peu remises, elles ne seruirent qu'à donner vn peu de force à mon imagination troublée, qui me representoit le massacre du Marquis d'Ancre. Ie voyois ce me sembloit entrer vne populace enragée dans le Palais Royal, & sans auoir esgard au respect qu'ils doiuent à la Majesté, se jetter sur moy, comme vn million de corbeaux sur vne charogne, & me tourmenter dans les parties les moins mortelles, pour auoir plus de temps à assouuir leur rage & leur vengeance; Ces pensées me mirent en vne espece de frenesie, où ie dis cent extrauagances, que ie suis honteux de vous redire.

Le *Casuiste.* Fustes-vous long-temps en cet estat-là, Monseigneur ?

Le *Card.* Vne demie heure.

Le *Casuiste.* Et en suite ?

Le *Card.* Quoy que ces violentes secousses & agitations de l'ame m'eussent vn peu debilité les esprits & le corps, je ne laissay pas de m'exciter comme vn taureau qui se donne de la teste contre vn arbre, pour s'animer au combat, ie rappellay tout ce que j'auois de courage, & me resolus par vne genereuse fuite de mettre ma personne en seureté.

Le Casuiste. Quel iour arriua cela, Monseigneur ?

Le Card. Le Mercredy. Mais il faut que ie vous die, que lors que ie vis arriuer Monsieur le Chancelier, qui portoit sur son visage pasle & deffait toute l'horreur de la mort, il m'arriua comme à ces femmes sujetes au mal de mere, qui en sont atteintes, si-tost qu'elles envoyent vne autre en pareil estat, mon saisissement & ma frenesie recõmencerent, & contre l'aduis de plusieurs ie dis qu'il falloit rendre Mr de Broussel & de Blasmeny, & ce au plus viste.

Le *Casuiste.* Dormistes-vous bien, Monseigneur, la nuict suiuante ?

Le *Card.* Nous estions bien dans vn estat de dormir. N'auez-vous iamais esté sur la mer dans vne tempeste, lors que les vents & les flots luttant les vns contre les autres, esbranlent le fondement des rochers, les eauës du Ciel se meslent auec celles de l'Ocean, & le feu qui paroist entre deux, represente l'image de ce chaos, où les Elemens estoient dans vn monstrueux meslange : Cependant le Dieu Neptune, les Tritons & les Sirenes se cachent au plus creux de leurs antres, craignant que Iupiter ne descende du Ciel pour tirer vengeance des violences qu'ils ont exercées sur les mortels,

& reprendre de viue force auec leurs vies, toutes les richesses que cét Element a englouties par tant de naufrages.

Le *Casuiste.* Ie ne voudrois pas Monseigneur, que vos ennemis vous entendissent faire cette comparaison-là. Pour la premiere partie, il n'y a rien qui vous pust faire tort ; car par cette tempeste que vous décriuez, vous representez ce grand tumulte, le Bourgeois en armes ; & escumant de dépit & de vengeance. Mais par la descente de Iupiter on pourroit bien entendre la Iustice, & par la crainte des Dieux marins pour la punition de leurs cruautez & voleries, celle que vostre Eminence peut auoir pour les fausses accusations que ses ennemis font contre-elle. Et le Ieudy Monseigneur ?

Le *Card.* Ce fut encore pis. N'auez vous iamais leu le sac de Troye dans Scaron ? C'estoit presque la mesme chose. Il me sembloit que i'entendois mon bon homme de Pere qui me disoit, comme Anchise fit à son fils Ænée, *Eia age nate fugam, teque his, ait, eripe flammis.* Sauue-toy mon pauure fils. Il me vint vne pensée de me trauestir comme il fit, & me mesler parmy les Bourgeois pour me sauuer plus asseurément ; car ie craignois que l'on n'inuestist nostre Palais de tous costez, & ne trouuois pas beaucoup d'asseurance sur les Gardes Françoises & Suisses ; Vous eussiez veu tous les Partisans autour de moy armez comme des Hectors, qui iuroient qu'ils vendroient cherement leurs vies. Le Grand-Maistre les encourageoit, disant qu'il auoit tué le Syndic des Crocheteurs, & qu'il en auoit mis cinq cens en fuite.

Le *Casuiste.* Et à vostre or & à vos ioyaux n'y songiez-vous point ?

Le *Card.* C'estoit ce qui m'inquietoit le plus. Ha pleust à Dieu que i'eusse pû passer les Barricades inuisible, comme fit Ænée auec ses Dieux tutelaires !

Le *Casuiste.* Vous eussiez seurement emporté vostre Idole ; mais vous n'eussiez pas eu les reins assez forts pour porter vostre Pere & vostre argent, comme Ænée fit Anchise & ses Dieux Penates.

Le *Card.* En ce cas-là, i'aurois sauué mon Dieu, & abandonné tout le reste.

Le *Casuiste.* Les Diuinitez doiuent tousiours estre preferables aux choses mortelles, & à vous principalement qui auez vne dignité Ecclesiastique ; & tous vos Italiens que faisoient-ils, que disoient ils ?

Le *Card.* Ils estoient autour de moy comme autant de poules moüillées, & croyoient estre au dernier iour de leur vie. L'Abbé Mondin ne songeoit plus au monde, & se repentoit d'auoir esté si mondain. Toutes les femmes éplorées s'attachoient aux hommes, & protestoient qu'elles ne les quitteroient point, qu'il falloit qu'ils les defendissent, les plus vaillans en auoient vne douzaine à leur queuë. Toutes les voutes du Palais retentissoient de cris & de gemissemens, & chaque fois qu'vn Bourgeois essayoit son mousquet, vous eussiez dit que c'estoit le coup de la mort, que tout le monde receuoit dans ce desolé Palais les plus constipez n'auoient pas besoin d'Apoticaire en ce temps-là, la crainte faisoit des operations merueilleuses, & l'on tient qu'il y en eut beaucoup qui furent gueris de la grauelle.

Le *Casuiste.* On m'a dit Monseigneur, que si j'y i'eusse esté, i'eusse bien gagné

de l'argent pour oüir les Confeſſions.

Le Card. On ſe mocquoit de vous; mais les Notaires y fuſſent deuenus riches, pour y faire des teſtaments.

Le Caſuiſte. Mais encore ne vous venoit-il iamais des remords de conſcience de tous vos pechez paſſez?

Le Card. Non. Mais ie me repentois bien fort & auec beaucoup de componction, d'auoir tenté le deſſein du *Te Deum*. Ie deputay des Courriers pour aduertir qu'on ne menaſt pas plus loin Monſieur de Brouſſel, iuſques à ce que l'on en euſt receu de nouueaux ordres.

Le Caſuiſte. Vous fuſtes bien raui, quand vous viſtes arriuer le Parlement en corps, dans voſtre Palais.

Le Card. Si l'on euſt ſuiui mon conſeil, fort peu s'en fuſſent retournez, le pis qui nous en euſt pû arriuer, ç'euſt eſté de nous retirer de Paris comme nous auons fait du depuis pour moindre ſujet.

Le Caſuiſte. Pour le faire court, vous accordaſtes tout à ces Meſſieurs.

Le Card. Ie leur aurois encore accordé dauantage, dans l'eſtat où j'eſtois. Quand on ne ſçauroit perdre ſon ennemy, il le faut careſſer; mais ce que ie leur gardois n'eſtoit pas perdu.

Le Caſuiſte. Mais pourquoy quitter Paris, apres que tout fut appaiſé?

Le Card. I'eſtois bien aiſe de parler aux Bourgeois de Paris hors de la portée de leurs mouſquets, puiſque la populace eſt vne beſte farouche, à qui il ne ſe faut pas fier. Et puis ie leur voulois faire ſentir que ie les pouuois rendre malheureux en leur oſtant la Cour & le Roy, & en vn mot les menacer tacitement des maux que ie leur fais ſouffrir à preſent, s'ils ne ſe remettoient ſous mon obeïſſance.

Le Caſuiſte. Cela vous reüſſit fort bien, car le Parlement vous fit tant de ſoumiſſions, qu'il vous obligea de retourner à Paris. Mais voſtre Eminence ne craignoit-elle pas le retour Italien?

Le Card. Non, les François n'ont pas aſſez d'eſprit pour cela.

Le Caſuiſte. Si eſt-ce que voſtre Eminence prit des gardes à ſon retour, & ne ſortoit que fort rarement.

Le Card. Il fait touſiours bon ſe tenir ſur ſes gardes, & puis il y a de la Majeſté à ſe monſtrer rarement au peuple, comme font nos Roys en Eſpagne. Mes gardes auſſi ſentoient ie ne ſçay quoy de grand.

Le Caſuiſte. Vous ne ſçauriez croire, Monſeigneur, combien ces gardes vous ont attiré la haine du peuple.

Le Card. I'aimois mieux eſtre aſſeuré contre leur haine, que d'eſtre dans l'apprehenſion auec leur amitié.

Le Caſuiſte. Il eſt vray qu'ils diſoient, auoir aſſez de ſujet d'ailleurs de vous haïr.

Le Card. Ie leur en donneray bien dauantage.

Le Caſuiſte. Mais, Monſeigneur, puiſque vous auiez ce deſſein-là, pourquoy retourner à Paris, & vous mettre au hazard d'eſtre aſſaſſiné tous les iours?

Le Card. Il falloit que j'y retournaſſe pour prendre mieux mon temps &

mes mesures, & pour tirer de Paris petit à petit les richesses que moy & mes adherants y auoient.

Le *Casuiste.* Il semble pourtant, Monseigneur, que vostre Eminence eut bon dessein, de s'accommoder auec le Parlement, & soulager le peuple.

Le *Card.* Il est vray que ie leur accorday vne Declaration qui contenoit la reforme des desordres publics; mais c'estoit bien loing de ma pensée qu'elle fut mise en execution: car, si vous vous en souuenez, elle fust aussi-tost enfreinte que publiée, & toutes les Conferences que ie fis faire deuant & apres, ne tendoient qu'à esbloüir ces grandes lumieres du Parlement par vne apparence de bonne intention.

Le *Casuiste.* Cette toile-là n'estoit qu'vne toile d'araignée, ils ne voyoient que trop clair dans vos desseins: mais ils estoient bien-aises de vous faire cracher tout vostre venin, pour en composer vn antidote contre de plus grandes attaques. Car c'est toutes ces fourberies qui ont acheué de vous ruïner dans l'esprit du peuple & des gens de probité: Et de cette Declaration que vous addressâstes à la Châbre des Comptes, quel conseil estoit-ce encore-là?

Le Card. C'estoit vn coup d'importance s'il eust reüssi, & ce fut pourquoy ie leur accorday la premiere Declaration: & leur eusse bien encore accordé dauantage, pour obtenir celle-cy. Car en restablissant l'vsage des prests & des auances, & le credit des gens d'affaires, ie pouuois tirer vne bonne somme d'argent en peu de temps, pour executer le dessein que ie meditois, & foüetter Paris de ses propres verges.

Le *Casuiste.* Cela pourtant vous a mal reüssi.

Le *Card.* Ie n'ay pas laissé pourtant d'en tirer pied ou aisle.

Le *Casuiste.* Ne vous tardoit-il pas bien, Monseigneur, de sortir de Paris?

Le *Card.* Oüy vrayement, & n'eust esté l'argent ie n'y serois pas reuenu dés la premiere sortie; mais cette leuée de bouclier des Parisiens vous surprit vn peu. Ie n'aimois pas aussi d'entendre abbayer apres moy ces harangeres, & le reste de la populace, qui ne me promettoit rié de bon; outre que nostre vray jeu estoit de commencer d'inuestir Paris au commencement de l'Hyuer: car le Printemps venu, nos affaires sont faites, le sang boüillira dans les veines, les ennemis de dehors nous attaqueront, & l'argent nous manquera.

Le *Casuiste.* Mais, Monseigneur, pour le faire court, vous sortistes de Paris la veille des Roys, & pourquoy ce iour-là?

Le *Card.* C'estoit nostre feste, le Roy en estoit vn, car du moins luy en faut-il laisser le nom, moy l'autre, & Monsieur le Prince le troisiéme, car ie ne sçaurois ranger cét esprit-là, & particulierement depuis que i'ay affaire de luy; mais quelque mousquetade m'en deffera, s'il plaist à Dieu.

Le *Casuiste.* Vous fistes sortir le Roy sans tambour & sans trompette.

Le *Card.* Oüy, il falloit le faire publier au Prosne, pour attirer encore trois cent mille hommes au Palais Royal. C'estoit le plus grand plaisir de prendre toutes ces femmes au lict dans leur premier somme (car personne n'en sçauoit rien le soir precedent) ie pris moy mesme la peine de les aller esueiller dans toutes les chambres, ne voulant pas m'en fier aux filles de chambre, j'heurtois à leurs portes comme vn perdu, & criois, Ouurez de par le Roy, à d'autres

ie disois, le feu est au Palais Royal, toutes celles que ie surprenois sans masques & sans gans cirez, ie leur disois, ho ho Madame, il y a apparence que vous ne couchez pas seule. Ie descouurois les toiletes, pour voir si elles auoient conserué les presents que ie leur auois faits. Mais tout en riant ie mis l'alarme dans le Palais Royal. Les vnes demandoient si c'estoit les barricades, les autres de quel costé estoit le feu, & chacune s'armoit de son pot de chambre contre cét element qui n'obeït qu'à l'eau. Vous n'auez iamais veu vne pareille confusion, quand le feu eust esté dans leurs cheminées, elles n'en eussent pas fait dauantage. On ne s'amusoit point à plier les hardes, on les entassoit pesle-mesle dans les coffres, & en moins de rien tout le monde fut prest à partir. Tout ce qui nous donna le plus de peine, fut de faire resoudre le Roy à partir, car il n'est pas si enfant que le monde s'imagine. Lors que ie luy portay la parole qu'il falloit se leuer & sortir de Paris, il me demanda pourquoy? Ie luy dis, que les barricades alloient recommencer. Il me répondit fort bien qu'il ne les craignoit pas, & qu'on luy auoit dit que les Parisiens l'aimoient bien, & crioient tousiours *Viue le Roy*. Ie luy dis qu'ils le vouloient mettre en prison. Il dit qu'il ne le croioit pas. Enfin ie ne sçauois par où prendre ce petit esprit, & reuins faire mon rapport à la Reyne de tout celá, l'asseurant que si sa Majesté n'y alloit elle mesme, le Roy estoit resolu de ne pas quitter Paris. La Reyne y fut sur l'heure, & l'ayant trouué peu susceptible des apprehensions que ie luy donnois, elle luy dit en l'embrassant : He quoy mon fils, vous ne voulez pas suiure vostre mere? Nous reuiendrons dans deux ou trois iours. Ces caresses accompagnées de larmes & de toute la puissance de la nature, l'emporterent sur l'esprit du Roy, & d'autant plus aisément qu'il a le naturel fort bon, & tesmoigne en toutes rencontres, que si en bien obeïssant on apprend à bien commander, il doit vn iour estre le meilleur Roy du monde.

Le *Casuiste*. Et Monseigneur le Duc d'Anjou ne vous fit-il point de peine?

Le *Card*. Non, car deux coups de fouët l'eussent bien fait marcher. Mais il nous fit bien rire, & i'ay peur que quelqu'vn luy eust fait sa leçon.

Le *Casuiste*. Ne le prenez pas là, c'est tout feu que ce petit esprit.

Le *Cardinal*. Il nous disoit, Vrayment Monsieur le Cardinal n'est pas mal plaisant, de nous faire ainsi traitter pour ses beaux yeux, voila encore vn bel homme, nous faire leuer à deux heures apres minuit. Mais pourquoy nous en allons nous? & où allons nous? Ie luy disois : Les bonnets quarrez vous viennent prendre pour vous mettre en prison. Oüy vous Monsieur, ce disoit-il, que ne rendez-vous tout l'argent que vous auez pris à maman & à mon frere? Taisez vous petit garçon, vous aurez le foüet, qui vous a appris ces nouuelles-là? Ne le voy-je pas bien? Vous en iriez vous de Paris pour rien? Il n'y a que les voleurs qui vont de nuict. Vous estes vn petit babillard, leuez-vous seulement. Hé Monsieur le Cardinal laissez moy dormir. Ie vous donneray vne pistole, ne ferez vous rien pour l'argent? Ie vous feray donner le foüet. Monsieur le Cardinal voulez vous venir au Parlement, pour voir qui l'aura plus merité de nous deux? Ie le diray à vostre maman. Vous faites bien l'entendu, parce que maman est pour vous. Sans

elle penſez vous que me feriez leuer ? Sans tant de cacquet petit garçon leuez-vous viſtement. Ie vois bien que voſtre Eminence a haſte. Les bonnets quarrez vous mettent bien la puce à l'oreille. Si vous ne vous en allez bien viſte gare la bourſe. Il m'en dit encore bien d'autres, cela me faiſoit rire & ſi cela ne me plaiſoit pas trop.

Le *Caſuiste*. Monſeigneur, les fols & les enfans diſent ſouuent la verité. Mais enfin vous ſortiſtes de Paris; & vous vous arreſtaſtes quelque part.

Le *Card*. Nous allaſmes gagner la porte de la Conference, pour y entrer en conference, ſçauoir ſi nous demeurerions quelque temps dans le Cours ou non, enfin il fut reſolu, que nous y attendrions quelques perſonnes de marque, qui n'eſtoient pas encore aduerties de noſtre depart, & que cependant il y auroit dix ou douze hommes à cheual, qui iroient deſcouurir l'eſtat de Paris, & nous en aduertiroient.

Le *Caſuiſte*. Vous me faites reſouuenir du rendez-vous du bon homme Ænée & de ſes compagnons ſur le Mont Ida, la nuict du ſac de Troye. Mais comme en s'écartant de ſa femme, il perdit ſon ſupport & ſa conſolation, de meſme le Roy s'écartant de ſa Iuſtice où eſt ſon vray lict nuptial, il a perdu ſon plus grand ſupport & ſa plus grande conſolation.

Le *Card* Cette femme n'eſt pas perduë, le Roy la reprendra quand il voudra.

Le *Caſuiſte*. Vous approuuez donc le concubinage Monſeigneur, & croyez qu'il ſoit licite aux Roys d'abandonner leur lict de Iuſtice? Il eſt vray que voſtre Politique eſt vne vraye adultere, qui conçoit dans le peché & n'engendre que des monſtres.

Le Card. Briſons là deſſus Monſieur, & permettez que ie vous diſe les penſées & les agitations d'eſprit, que i'eus vne heure entiere que nous fuſmes dans le Cours, cependant que la Reyne eſcriuoit aux flambeaux à diuerſes perſonnes de condition, qu'elle vouloit aduertir de ſa ſortie.

Le *Caſuiſte*. Que faiſiez vous cependant Monſeigneur ?

Le *Card*. Ie me promenois à grands pas le long de la riuiere, & m'arreſtois par fois tout court en me tournant, pour regarder, comme la femme de Loth, cette Sodome que ie venois de quitter.

Le *Caſuiſte*. Pourquoy appellez vous Paris Sodome Monſeigneur ? On dira qu'elle n'eſt telle que depuis que vous & voſtre nation Italienne s'y ſont habituez.

Le *Card*. Sodome ou non, ie luy ſouhaittois le meſme ſort, & diſois en moy meſme, en iettant les yeux fixement vers la place Dauphine. Tu repoſes Ville ingrate, mais que ton ſommeil puiſſe-il eſtre eternel. Ha que le ſilence dans lequel ie te vois, eſt bien different de cette nuict tumultueuſe où tu me donnas tant d'alarmes, & plus de fois le coup de la mort, que ie ne vois d'eſtoilles au firmament ! Tu dors Hydre à tant de millions de teſtes, toute enſeuelie de vin & de ſommeil. Et puis regardant le cheual de bronze, Que ce cheual diſois-je, ne t'eſt-il auſſi fatal, que celuy de Troye, que ne peut-il enfermer autant de ſoldats, qu'il en faut pour te ſaccager ?

Le *Caſuiste*. Vous feriez bien *l'Vliſſe* Monſeigneur, car vous ſçauez qu'il eſtoit ſurnommé le Ruſé.

Le Card. Ie ferois encore mieux le *Sinon*, si ie n'estois pas connu. Et ie poursuiuois, Que cette Isle n'est-elle l'Isle *Tenedos*, où i'aye vne puissante armée ? Ha qu'elle est aduantageusement située proche du Palais, que ie saccagerois auec autant de cœur que les Grecs firent celuy du Roy Priam; & vous Madame Hecube la Iustice, qui y presidez auec tant d'arrogance, que ie prendrois de plaisir à vous violer !

Le Casuiste. Vous l'auez des-ja tant de fois violée, & luy auez tant de fois promis mariage, si vous ne l'espousez il n'y a point de Paradis pour vous.

Le Card. Que i'arrouserois volontiers nos Lys, sur lesquels ces Catons ont l'honneur de s'asseoir, du sang que ie tirerois de leurs veines, en les esgorgeant entre les bras de Madame Astrée !

Le Casuiste. Monseigneur, sçauez-vous bien que vous offenciez Dieu à faire toutes ces imprecations-là, & à entretenir de si mauuaises pensées ?

Le Card. C'est vne espece de contentement de souhaitter du mal à ses ennemis. Mais pour continuer de vous dire les resueries que i'auois cette nuict-là, ie retirois quelquefois les yeux de dessus Paris, en me retournant vers le carrosse du Roy; & disois, Que ie suis sot de souhaitter du mal à cette detestable Cité ! Me suis-je pas assez vengé, en luy enleuant son Ange Tutelaire; ce feu sacré des Vestales qui maintenoit le bon-heur des Romains, en vn mot leur rauissant le Roy, dont l'absence ne leur promet rien moins qu'vne guerre Ciuile ? Ie suis trop puissant, puis que ie suis maistre de sa personne, & sous son authorité, ie veux faire perir par vne languissante mort, cette Hydre que la force ne sçauroit abbattre. Quelquefois attachant ma veuë sur la riuiere, ie disois, que ne puis-je prendre mon poste à Charenton ou à Corbeil ? Ie m'estudirois à empoisonner les eaux & les poissons, pour me venger de cette detestable engeance. Mais aussi n'aurois-je pas le contentement que ie gousteray à saint Germain, lors que ie te verray toute couuerte des corps morts des Parisiens, pour seruir de pasture aux Monstres de la mer, comme ils auront serui de victime à ma vengeance.

Le Casuiste. Les Monstres s'obligent les vns les autres, ceux de la terre se repaissent du sang, & donnent la chair à ceux de la mer.

Le Card. Voila bien rencontré, comme s'il n'estoit pas honorable & licite d'exterminer des canailles.

Le Casuiste. Monseigneur, les autres objets ne fournissoient-ils point d'autres belles pensées à vostre indignation ?

Le Card. Ie les rejettois souuent, pour songer aux mesures que ie deuois prendre, pour conduire nostre dessein. Mais vous qui estiez dans Paris, ne se doutoit-on point de nostre depart ?

Le Casuiste. Non Monseigneur, mais comme vous sçauez que ie m'amuse quelquefois à resuer la nuict, ie mis la teste à la fenestre, & iettant l'œil vers le Ciel, ie vis vne Comete sanglante, qui du costé de la Iudée, tiroit vers saint Germain. Ce n'est pas là dis-je, l'Estoile qui conduisit les trois Roys à Bethleem, car celle-là s'en esloigne, & si ne promet-elle que de la guerre & du carnage. Vous estiez l'vn de ces trois Roys Monseigneur, qui suiuiez la route de cette Comete; mais estoit-ce vous qui portiez l'or ?

Le Card. Oüy, & le Roy portoit la myrrhe, & Monsieur le Prince l'encens.

Le Casuiste. C'est à dire que vous aurez tout le profit de ces desordres, le Roy toute l'amertume, & Monsieur le Prince toute la fumée, ie veux dire la gloire.

Le Card. Est-ce là tout ce que vous auez à me dire?

Le Casuiste. Non, ie vis des Monstres s'esleuer au dessus des eaux de la Seine, qui estoient couuerts d'escailles trenchantes & pointuës, qui auoient les queuës en formes d'hallebardes, & comme vne fraize de tuyaux semblables à des pistolets. Ie vous proteste que cela me donna de l'espouuante, & vn presage presque certain des malheurs qui ont suiui.

Le Card. Vous resuiez, & vous vous imaginez auoir veu tout cela.

Le Casuiste. Cela n'est point sans exemple, & qui plus est, les effets ne le dementent pas.

Le Card. Mais si-tost qu'il fit iour, on sçeut nostre depart à Paris, qu'en disoit-on? en quel estat se trouua le Bourgeois?

Le Casuiste. Monseigneur, imaginez vous vne flotte qui vogue dans vn grand calme, les voiles enflées & le vent en poupe; le pilote de chasque vaisseau dort agreablement dans sa cabane, au murmure des eaux, qui viennent flatter son nauire, quelques-vns des Matelots en font autant, cependant les autres raccommodent les voiles & les cables, les autres cherchent les fentes & les endroits les plus malades du vaisseau pour les radouber, d'autres s'amusent à sacrifier d'vne bouteille de vin au Dieu Neptune, & d'autres plus enclins à la melancholie, goustent vn contentement resueur dans la pesche, bref chacun se reposant sur la serenité de l'air & la bonace de la mer, abandonne le soin de son nauire, & suit le plaisir que la nature ou son inclination luy demande. Mais au fort de ce calme & de cette negligence vniuerselle, le Ciel commence à s'obscurcir, le Soleil disparoist, & sa lumiere cede à celle des esclairs, Eole ouure son antre & lasche la bride aux plus furieux des vents; Borée, Aquilon & les autres se respandent sur la Campagne mouuante, la mer s'enfle & s'esmeut, & la pluie qui tombe d'enhaut d'vne roideur nompareille, enfermant les vents entre deux eaux, leur donne vne telle force, par l'opposition qu'elles apportent à leur cours, que l'on entend des siflemens & des hurlemens espouuantables. Les Matelots estourdis de cét orage impreueu, courent aux cordages & aux voiles, les Pilotes au gouuernail, & les personnes inutiles aux prieres. Vous voyez l'horreur & la crainte peintes sur les visages d'vn chacun, le Pilote accuse les Matelots de leur negligence, & les Matelots accusent le Pilote de peu de iugement & de preuoyance. Le mal est plus fort que le remede, le maistre masts est emporté, les antennes sont brisées, les cordages sont rompus, & il ne reste plus que le gouuernail, encore est-il à demy fracassé, les ancres sont inutiles, il faut obeïr à la tempeste, se laisser aller au gré de l'onde & du vent, & se seruir le mieux que l'on peut du gouuernail, pour euiter les bācs & les rochers, & se sauuer d'vn absolu naufrage. Personne n'a regret de faire vn sacrifice de ses plus riches marchandises pour appaiser la mer, ou descharger le vaisseau de ce qu'il porte de plus precieux, & tous autres secours

humains

humains estans fermez, on recourt aux vœux & aux prieres.

Le Card. Cette description là est bien poëtique.

Le Casuiste. Vous voulez dire pathetique Monseigneur. Elle ne la sçauroit trop estre, pour vous representer la soudaine consternation des Parisiens; la poësie est vne peinture parlante. Mais pour appliquer ma comparaison Monseigneur, chascun s'estoit resiouï la veille des Roys. Tellement que les plus riches & les plus paresseux dormoient la grasse matinée : les autres qui ont besoin de gagner le teston pour viure, estoient leuez pour aller prendre au saut du lict, les personnes pour qui ils auoient trauaillé; Vn Tailleur portoit vn habit, vn Cordonier la paire de bottes & le soulier mignon de la Bourgeoise, le Patissier nettoyoit son four & faisoit de nouueaux gasteaux, pour tenter vne seconde fois la conqueste du Royaume de la febve, bref les vns dormoient & les autres estoient debout, lors que la nouuelle de ce funeste depart se respandit par toute la Ville. L'horreur de ce crime saisit tout le monde, & le despit met des paroles de murmure dans toutes les bouches. Le Bourgeois accuse le Parlement de ne s'estre pas asseuré de la personne du Roy, & de n'auoir pas enfermé dans la Conciergerie Monsieur le Cardinal. Le Parlement de l'autre costé accuse la negligence & l'assoupissement du Bourgeois, chacun court aux armes, on se saisit des portes, & les Pilotes de ce vaisseau agité courent au gouuernail, pour destourner le naufrage, les bonnes ames embrassent le pied des Autels, & l'on vous accable Monseigneur, d'imprecations & de menaces.

Le Card. Elles ne me faisoient gueres de mal, i'eusse voulu voir tout ce desordre là pour dix pistoles.

Le Casuiste. Il eust donc fallu Monseigneur que ce fut esté auec des lunettes de Galilée, car il n'y faisoit pas bon pour vous.

Le Card. Ce n'est pas la premiere fois que i'aurois esté à Paris *incognito*.

Le Casuiste. Mais Monseigneur nous nous sommes icy amusé à des circonstances qui sont hors de propos : Messieurs du Parlement ne vont pas foüiller dans les pensées des hommes, ils ne iugent que sur les actions & sur les effects.

Le Card. Tout ce que ie vous ay là rapporté, n'a esté que pour vous faire voir la sincerité de mon procedé par celle de mes sentiments.

Le Casuiste. Comment excuseray-je l'enleuement que vous auez fait de la personne du Roy ?

Le Card. Eussiez vous voulu que ie fusse sorti sans le Roy ?

Le Casuiste. Non, mais quel besoin vostre Eminence auoit-elle de sortir?

Le Card Il falloit donc me laisser deschirer de la populace.

Le Casuiste. Ils vous diront qu'en bien faisant on ne doit rien craindre.

Le Card. Qu'appellez vous bien faire ?

Le Casuiste. Soulager le peuple, le gouuerner selon la Iustice & faire la Paix.

Le Card. Vous feriez vn mauuais Politique.

Le Casuiste. Mais que leur diray-je efin touchant l'enleuement du Roy ?

Le Card. Pourquoy faut-il que ce soit moy qui l'ait enleué ? Au contraire, c'est le Roy qui m'a enleué, ie l'ay suiui par les ordres de la Reyne. Croyez-vous que i'aye le pouuoir de manier les Princes à baguette ?

Le Casuiste. Monseigneur, ils ne se payeront pas de cette raison là.

Le Card. C'eust esté trahir l'authorité Royale, que de demeurer plus long-temps à Paris.

Le Casuiste. Monseigneur, il n'y a que Dieu seul qui soit infiny, toutes choses au dessous de luy sont bornées, les Esprits bien-heureux ont vn certain espace proportionné à leur actiuité, le mouuement des Spheres est reglé par le doigt du Tout-puissant qui les meine, le Soleil a ses degrez si iustement limitez, qu'il ne les passe iamais, les autres astres tout de mesme, l'air qui entre par tout ne se sçauroit faire d'ouuerture, le feu est borné par son contraire, la mer quoy que tres-forte, n'est pas toute-puissante, elle respecte le doigt du Createur imprimé sur le sable, la terre a son centre auquel elle s'attache & se reserre, le temps a ses saisons reglées, & n'est eternel que dans sa seule durée, enfin tout est borné. Et croyez vous Monseigneur que Dieu ialoux de sa Toute-puissance n'ait pas prescrit des limites aux hommes? Oüy il leur en a prescrit, & des limites ausquelles il se soubmet luy mesme, la justice & la raison.

Le Card. Le peuple est vne beste, il ne se gouuerne pas par raison.

Le Casuiste. Mais il se doit gouuerner par justice.

Le Card. Quelle difference mettez vous entre la justice & la raison ? n'est-ce pas la mesme chose ?

Le Casuiste. Vous deuiez du moins considerer vostre interest & celuy de l'Estat.

Le Card. Helas ! c'est là tout mon crime.

Le Casuiste. Pardonnez moy si ie vous dis Monseigneur, que vous auez fait comme ces riuieres, qui voulant estendre leurs licts, se respandent dans les campagnes, & en ruinant les arbres & les moissons, affoiblissent leurs cours, renuersent les digues qui leur seruent de remparts, & pour tout fruict de leurs rauages n'amassent que des saletez & puanteurs, auec lesquelles elles sont contraintes à la fin de se retirer, au grand contentement du pauure Laboureur. De mesme Monseigneur, en poussant la guerre iusques au delà de nostre interest & de nos forces, vous auez osté à la France l'alliance de Hollande, & vne espine du pied à l'Espagne, qui s'en sentant forte & orgueilleuse, ne nous accordera iamais des conditions si aduantageuses qu'elle eust fait, si nous eussions fait la paix conioinctement auec les Estats de Hollãde. Mais ces choses là sont passées, venons à l'affaire presente. Ie vous accorde qu'vn grand Ministre doit rendre son Maistre le plus absolu qu'il peut, qu'il doit auoir la Iustice & toutes les puissances de l'Estat à sa deuotion. Mais tout ainsi que les Medecins regardent trois choses en vn mal, la saison, le temperament du malade & sa maladie, aussi vn bon Politique doit auoir trois considerations presque semblables dans les saignées & autres cures qu'il fait sur le peuple. Vous auez donc à considerer Monseigneur, la minorité du Roy, qui est la saison ; l'humeur & les dispositions du peuple, qui

eſt le temperament ; & la miſere generale, qui eſt l'eſtat de la maladie.

Le Card. Mais cette comparaiſon n'eſt pas parfaite, parce que le Prince a des forces en main, par leſquelles il peut contraindre le corps politique, ce que le Medecin ne peut pas faire au corps naturel.

Le Caſuiſte. Il eſt vray Monſeigneur. Mais vous ne dites pas auſſi que le corps naturel tire par fois des ſecours non eſperez de nature, qui repouſſent la maladie ſans l'art & les remedes du Medecin, ce qui ne ſçauroit arriuer dans le corps Politique : parce que lors qu'vn peuple eſt pauure, il ne ſçauroit tirer de l'or de ſes entrailles, & la force du Prince, comme vous diſiez, bien loing de ſoulager le mal, elle l'aggraue ?

Le Card. Comment ſe gouuernent le Turc & les Princes d'Italie, qui n'ont que la force pour iuſtice, & leur volonté pour raiſon.

Le Caſuiſte. Et croyez-vous Monſeigneur, que Dieu n'ait pas plus de pitié du peuple François qui l'adore, que des Mahometans & des Italiens, qui attirent ſa colere par leurs crimes contre nature? Il ſupporte l'innocent & chaſtie le coulpable.

Le Card. Mais vous auiez commencé vne comparaiſon que vous n'auez pas pourſuiuie.

Le Caſuiſte. Ie diſois Monſeigneur, que durant la minorité du Roy, vous ne deuiez pas pouſſer l'authorité Royale plus loing que n'a iamais fait aucun de nos Roys, qui n'ont pas creu regner en ſeureté, s'ils ne conſultoient les Loix & la Iuſtice : vous pouuiez bien demander tout ce qu'il vous plaiſoit au Parlement, mais non pas vous opiniaſtrer, & vſer de violences dans les refus qui eſtoient fondez ſur la Iuſtice, & ſur l'eſtat de la maladie & le temperament du peuple, qui ſont les deux autres parties de ma comparaiſon. Le peuple eſtoit ſi malade, que c'eſtoit ſa mort que de le ſaigner ; & pour le temperament, vous ſçauez que dés l'hyuer paſſé ſa bile s'émeut vn peu, & aux barricades, il n'eſt pas que vous ne vous ſouueniez, qu'il en ietta beaucoup par vne criſe de trois iours. Il me ſemble qu'vn bon Medecin n'euſt pas aigri cette humeur là, qu'il euſt vn peu laiſſé faire nature, car les iours eſtoient critiques auſſi bien que les humeurs, ie diray meſme les eſprits.

Le Card. Vous eſtes grand Medecin Monſieur. Mais vous auez cet aduantage que la terre couure vos fautes & vos malades. Pleuſt à Dieu qu'il en fuſt de meſme dans la Politique.

Le Caſuiſte. Il ne demeureroit gueres de monde en vie Monſeigneur. Mais c'eſt trop s'arreſter ſur vn point. Que diray-je à Meſſieurs du Parlement pour les ſatisfaire ſur l'affront qu'ils receurent lors qu'on leur refuſa audiance aux Gens du Roy, à leur premier voyage à ſaint Germain, qu'on les fit demeurer expoſez au froid & au vent des heures entieres, & qu'on les renuoya ſans reſponſe fauorable & ſans eſcorte?

Le Card. Vous leur direz qu'alors i'eſtois trop en colere, & que pour ne les point mal traitter, comme ie n'euſſe pu m'empeſcher de faire, ie ne les voulus pas voir.

Le Caſuiſte. Ils vous ſont bien obligez Monſeigneur, auſſi vous en donnerent-ils des effects de reconnoiſſance peu de temps apres, en vous decla-

rant perturbateur du repos public, & vous bannissant du Royaume. Comment goustastes vous cette nouuelle là Monseigneur?

Le Card. Ie m'en mocquay, comme vn gros mastin fait du jappement d'vn bichon, & mesme en fus bien aise pour authoriser ma colere, & tous les maux que ie preparois à Paris: car ces Messieurs qui font Iustice, sçauent bien qu'il est permis de repousser l'iniure.

Le Casuiste. Oüy Monseigneur, auec la proportion requise. Et si vous voulez que ie vous donne vn petit plat de mon mestier là dessus, ie vous diray, que la Loy de nature permet veritablement la propre defense, mais c'est à condition qu'elle soit égale & proportionnée à l'attaque, & qu'elle n'excede ny sa qualité ny sa mesure. Qui donne vn coup d'espée pour vn démenty, ne se defend pas, mais se venge, & fait l'iniure au lieu de la repousser. Quand il est question de raison & de justice, il faut raisonner & balancer les choses. Si la Iustice a vn glaiue, c'est pour punir les criminels, & non pas pour violenter la raison. IESVS-CHRIST exprima diuinement cette pesnée lors que le soldat eut porté sa main sacrilege sur son visage adorable, *Si i'ay mal parlé*, luy dit-il, *rend témoignage du mal : & si i'ay bien parlé, pourquoy me frappes-tu ?* Ce Roy des Roys, & ce diuin Politique nous vouloit apprendre par cét Oracle, que la raison doit estre combattuë par la raison, & que les matieres de Iustice & de Police ne se decident pas à coups de main.

Le Card. Les volontez des Roys sont absoluës, il faut chastier les desobeïssants & les infractaires, la Iustice n'est establie que pour les peuples.

Le Casuiste. Les Politiques respondront au mesme Tribunal que les vignerons, & leurs actions seront pour le moins aussi rigoureusement examinées. Mais pour reuenir à nostre discours, il me semble que vostre Eminence se deuoit contenter de s'esloigner de Paris, & mettre sa personne importante en seureté.

Le Card. Il n'y auoit que la force qui peust mettre la personne du Roy & de la Reyne en seureté.

Le Casuiste. Passe pour les termes Monseigneur, dites vous, ou le Roy, cela ne fait rien à l'affaire. Mais traitter Paris de la sorte, comment le pouuiez vous en conscience & en raison? Il n'appartient qu'à Dieu seul à faire ces grandes destructions, encore a-t'il sauué des Villes entieres pour dix hommes justes, & Paris est plein de tant de bonnes ames? Pourquoy enseuelir l'innocent auec le coupable? Il n'est pas iuste de faire vn mal pour qu'il en arriue vn bien. Quand mesme vous eussiez eu droit de mal-traitter quelques particuliers, il ne falloit pas faire perir tout vn peuple.

Le Card. Vous retombez tousiours dans vos cas de conscience. Ne sçauez vous pas qu'on applique le fer & le feu pour guerir vn malade? Et mesme vous autres, ne guerissez vous pas vos ames à force de ieusnes & de mortifications? Il faut par fois mal-traitter les peuples pour les rendre plus heureux.

Le Casuiste. Paris n'estoit pas si malade qu'il eust besoin de ces remedes violents. Mais puis que ces raisons de conscience ne vous touchent point, il me semble Monseigneur, que pour l'amour de vous mesme, vous ne deuiez pas entreprendre cette affaire.

Le Card.

Le Card. I'esperois que le pain manqueroit à Paris en deux iours de marché, que le peuple murmureroit, & que le Parlement seroit contraint de nous rappeller auec des conditions tres-auantageuses.

Le Casuiste. En des affaires de telle importance, il ne faut pas esperer, il faut agir auec certitude. Il n'y en a point qui ait plus perdu que vous à cette affaire là, & ie crois que ce vous est vne punition assez grande de n'auoir pas reüssi.

Le Card. Il eust bien mieux valu que ie me fusse vn peu accommodé au temps. Mais pour vous dire vray, nous auons esté trahis, tout le monde nous promettoit du secours, & ceux en qui nous auions plus d'esperance, ont esté ceux qui nous ont manqué les premiers.

Le Casuiste. Vous fustes bien estonné quand Monseigneur de Longueville & Monseigneur le Prince de Conty se vinrent ranger du costé de Paris.

Le Cardinal. Cela me surprit beaucoup.

Le Casuiste. Mais pourquoy accusastes vous par vne de vos lettres Messieurs du Parlement, d'auoir intelligence auec les Espagnols ?

Le Card. C'estoit pour le rendre odieux au peuple, & si ie n'estois pas trop loing de mon compte, vous voyez qu'ils luy ont du depuis donné entrée en France.

Le Casuiste. Mais c'est lors que vous les y auez forcez, & si vous l'eussiez pû attirer de vostre costé, ne l'eussiez vous pas fait ?

Le Card. Oüy-dea ? Mais Messieurs du Parlement n'en eussent-ils pas tiré auantage contre moy, & n'eussent-ils pas declamé comme il faut. Monsieur pour vous parler sainement des affaires, ie vous diray tout en deux mots? Entre personnes d'Estat toutes ces inuectiues & calomnies ne valent pas vn clou à soufflet, ce sont les effects & la force qui font tout, les armes sont les raisons des puissances. Si mon dessein eust esté de ruiner la France, comme tout le monde m'accuse, il m'estoit tres-facile, car le petit desgast qu'on a fait au tour de Paris.

Le Casuiste. Comment petit degast Monseigneur ? les Villages pillez, les Temples prophanez, les Religieuses violées?

Le Card. Oüy, que sçauez vous si elles n'en estoient pas bien aises? peut-on prendre vne fille par force ? Que vous estes encore bon homme ! Ie vois bien que vous n'estes gueres sçauant en ces matieres-là, mais vous m'auez fait perdre mon discours. Ie vous disois que si i'eusse eu dessein de ruiner la France, il m'estoit tres-aisé. Car pouuez vous croire que l'Espagnol aime la France ? ne sçauez vous pas le vieux prouerbe qui dit, *timeo Danaos & dona ferentes. Je crains les Grecs & particulierement lors qu'ils nous font des presents.* L'Espagnol qui voyoit vostre foiblesse & vostre timidité, vous fit offre de toutes ses forces, pour vous encourager & allumer le feu. Mais si nous n'eussions pas esté assez sages pour nous accommoder, ou que i'eusse voulu faire deschirer la France de ses propres mains, croyez vous que l'Espagnol n'eust pas fomenté nos desordres en secourant le plus foible party ? C'estoit là son vray jeu.

Le Casuiste. Mais Monseigneur, il ne demandoit que la paix.

Le Card. Ie le veux. Mais eſt-il ſeant & auantageux pour la France, que noſtre ennemy nous demande la paix en nous menaçant ? Il vaut bien mieux que nous l'y forcions, que non pas qu'il nous y force, & puis ce n'eſtoit là que le leurre. Ne ſçauez vous pas le vers latin, quoy qu'on diſe que ie n'en ſçache gueres, qui dit, *tuta frequenſque via eſt ſub amici fallere nomen. C'eſt vne voye ordinaire & aſſeurée de tromper ſous couleur d'eſtre amy.*

Le Caſuiſte. Si cela eſtoit vray Monſeigneur, la France vous ſeroit bien obligée.

Le Card. Ceux qui entendent le moins du monde les affaires, iugent bien que nous ne pouuions tirer auantage de la continuation de nos troubles, & que noſtre bon-heur eſt bien mal appuyé, quand il n'a point d'autre aſſeurance que la foy de nos ennemis. Enfin l'Eſpagnol n'eſt pas vn bon hoſte en France. Car ie veux que tout le plus grand mal qu'il nous euſt voulu faire, ce fuſt eſté de nous contraindre à la paix; cette contrainte nous auroit touſiours eſté deſauantageuſe. Mais ſon veritable deſſein & ſon intereſt eſtoit de nous engager dans vne guerre Ciuile, & profiter de nos deſordres, comme il a fait de tout temps, & comme nous auons profité des ſiens en Hollande, en Catalogne, en Portugal & ailleurs.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, ie croy que ſi vous eſtiez aſſeuré de cela, vous n'eſpargneriez pas la France. Ie dis ce que diront vos ennemis.

Le Card. Ie vous dis encore vne fois que l'Eſpagnol ne fut iamais amy de la France.

Le Caſuiſte. Tellement que la France vous eſt infiniment obligée, auec tous les maux que vous luy auez fait ſouffrir.

Le Card. I'ay traitté la France comme vn pere feroit ſon enfant. Ie l'ay bien voulu chaſtier, mais i'euſſe eſté bien marry de la perdre. C'eſtoit mon intereſt de me rendre maiſtre par la force, de Paris & du Parlement. Mais de les liurer à vne guerre Ciuile & à l'Eſpagnol, i'aurois trouué ma perte auec la leur. Et c'eſt la plus grande raiſon que ie puiſſe donner, que ie ne ſuis pas ſi grand diable qu'on me fait.

Le Caſuiſte. Monſeigneur, on eſt aſſeuré du mal que vous auez fait à la France, mais pour le bien on n'en peut parler que par coniecture. Ie voudrois pour l'amour de voſtre Eminence, que chacun en fuſt certain, car ils perdroient beaucoup de cette haine, & ne demanderoient pas auec tant d'animoſité vengeance contre vous.

Le Card. Ils ne me ſçauroient faire tant de mal que ie m'en ſuis fait à moy meſme par cette leuée de boucliers. I'ay tiré vn mouſquet qui s'eſt creué entre mes mains, & qui n'a fait du mal à perſonne qu'à moy & à ceux qui eſtoient autour de moy. Pleuſt à Dieu que ie n'euſſe iamais entrepris cela, & que i'euſſe accordé au Parlement par amitié, ce que ie ſuis maintenant obligé d'accorder par force.

Le Caſuiſte. Mais comment eſperez vous rentrer dans leur eſprit, & pouuoir demeurer en France?

Le Card. Il faudra en tout ceder à la neceſſité, careſſer mes plus grands ennemis, faire la paix generale, ſoulager les peuples, reietter noſtre chaleur

de foye sur nostre temperament, & la constellation que nous ne pouuions euiter.

L*e* C*asuiste*. I'ay peur que tout cela ne vous sauue pas Monseigneur, tant on est animé contre vous. On veut absolument que vous quittiez la France.

L*e* C*ard*. Monseigneur le Prince iure, qu'il veut que ie mange mon saint Crespin en France, puis que i'y ay gagné tout ce que i'ay. Et puis où veut-on que i'aille ? Ie me suis rendu toute la terre odieuse, pour auoir esté trop zelé pour la France, & on veut que ie me retire chez des ennemis que ie me suis fait pour ses interests.

Le C*asuiste*. On dit Monseigneur, qu'ils ne vous haïssent que pour n'auoir pas fait la paix.

L*e* C*ard*. Tellement qu'ils me haïssent pour leur auoir fait la guerre, pour leur auoir pris des Villes, pour les auoir battus, & tout cela à la gloire & au profit de la France.

L*e* C*asuiste*. Vous y auez aussi trouué vostre petit compte Monseigneur.

L*e* C*ard*. Vous reuenez à vos resueries. Il est question de iuger si i'ay seruy la France ou ses ennemis, où veut-on que i'aille ? Faut aduoüer qu'on me traitte auec beaucoup d'ingratitude. Si i'ay fait du mal, i'ay fait du bien, & si i'ay enuie d'en faire. Si ie sentois ma conscience si noire, ie n'aurois garde de demeurer en France, sçachant bien que tost ou tard on me donneroit mon fait. Mais ayant dessein de changer de Politique, ie sçay que i'obligeray les François à m'aimer. Que si ils trouuent mieux que ie ne me mesle aucunement des affaires, qu'ils me laissent du moins viure en homme priué, puis que c'est à son sujet que ie me suis rendu toute la terre ennemie. Et puis i'ay tant d'obligations à la France, que ie ne la sçaurois quitter qu'auec regret, c'est vn si bon pays, i'y ay fait ma petite fortune. Bref arriue ce qu'il pourra, i'aime mieux mourir en France, que viure ailleurs.